

Correspondance (1893-1934)

Gide, André

Fort, Paul

Yoshii, Akio

<https://hdl.handle.net/2324/7410557>

出版情報 : Collection "Gide/textes". 20, pp.1-89, 2012. Centre d'études gidiennes
バージョン :
権利関係 : ©2012



ANDRÉ GIDE
PAUL FORT

Correspondance

(1893–1934)

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR
AKIO YOSHII

Centre d'études gidiennes
MMXII

Collection « Gide / Textes » n° 20

ANDRÉ GIDE – PAUL FORT
CORRESPONDANCE

Dans la même collection :

1. André GIDE, *PROSERPINE. PERSÉPHONE*. Édition critique par Patrick POLLARD. 20,5 x 14,5 cm, 162 pp., 1977.
2. André GIDE — Justin O'BRIEN, *CORRESPONDANCE (1937-1951)*. Édition par Jacqueline MORTON. 20,5 x 14,5 cm, 192 pp., 1979.
3. André GIDE — Jules ROMAINS, *CORRESPONDANCE (Supplément)*. *Lettres inédites présentées par Claude MARTIN*. 20,5 x 14,5 cm, 56 pp., 1979. Épuisé
4. *CORRESPONDANCE de GABRIELLE VULLIEZ AVEC ANDRÉ GIDE ET PAUL CLAUDEL (1923-1931)*, prés. par Wanda VULLIEZ. 20,5 x 14,5 cm, 88 pp., 1981.
5. André GIDE — Jean GIONO, *CORRESPONDANCE (1929-1940)*. Édition par Roland BOURNEUF et Jacques COTNAM. 20,5 x 14,5 cm, 120 pp., 1984.
6. André GIDE — Thea STERNHEIM, *CORRESPONDANCE (1927-1950)*. Édition par Claude FOUCART. 20,5 x 14,5 cm, 192 pp., 1986.
7. André GIDE — Anna de NOAILLES, *CORRESPONDANCE (1902-1928)*. Édition par Claude MIGNOT-OGIASTRI. 20,5 x 14,5 cm, 100 pp., 1986. Épuisé
8. André GIDE, *UN FRAGMENT DES "FAUX-MONNAYEURS"*. Édition critique par N. David KEYPOUR. 20,5 x 14,5 cm, 164 pp., 1990.
9. André GIDE — Rolf BONGS, *CORRESPONDANCE (1935-1950)*. Édition par Claude FOUCART. 20,5 x 14,5 cm, 128 pp., 1991.
10. André GIDE — Félix BERTAUX, *CORRESPONDANCE (1911-1948)*. Édition par Claude FOUCART. 20,5 x 14,5 cm, 160 pp., 1995.
11. André GIDE, *CORRESPONDANCE AVEC CH.-L. PHILIPPE ET SA FAMILLE (1898-1936)*. Édition par Martine SAGAERT. 20,5 x 14,5 cm, 208 pp., 1995.
12. André GIDE, *CORRESPONDANCE AVEC LOUIS GÉRIN (1933-1937)*. Édition par Pierre MASSON. 20,5 x 14,5 cm, 196 pp., 1996.
13. André GIDE — René CREVEL, *CORRESPONDANCE (1927-1934)*. Édition par Frédéric CANOVAS. 20,5 x 14,5 cm, 72 pp., 2000.
14. André GIDE, *LE ROI CANDAULE*. Édition critique par Patrick POLLARD. 20,5 x 14,5 cm, 200 pp., 2000.
15. André GIDE — Pierre de MASSOT, *CORRESPONDANCE (1923-1950)*. Édition par Jacques COTNAM. 20,5 x 14,5 cm, 292 pp., 2001.
16. André GIDE, *LE VOYAGE D'URIEN*. Édition critique par Jean-Michel WITTMANN. 20,5 x 14,5 cm, 168 pp., 2001.
17. André GIDE — Édouard DUCOTÉ, *CORRESPONDANCE (1895-1921)*. Édition par Pierre LACHASSE. 20,5 x 14,5 cm, 368 pp., 2002.
18. Rabindranath TAGORE traduit par André GIDE, *THE POST OFFICE / AMAL ET LA LETTRE DU ROI*. Édition bilingue. 20,5 x 14,5 cm, 128 pp., 2006.
19. André GIDE, *GENEVIÈVE OU LA CONFIDENCE INACHEVÉE*. Édition critique établie et présentée par Andrew OLIVER. 21,5 x 14 cm, 348 pp., 2010.

**ANDRÉ GIDE
PAUL FORT**

Correspondance

(1893 - 1934)

Édition établie, présentée et annotée
par
AKIO YOSHII

**CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
MMXII**

© 2012

Texte : Akio Yoshii

Lettres inédites d'André Gide et de Paul Fort :

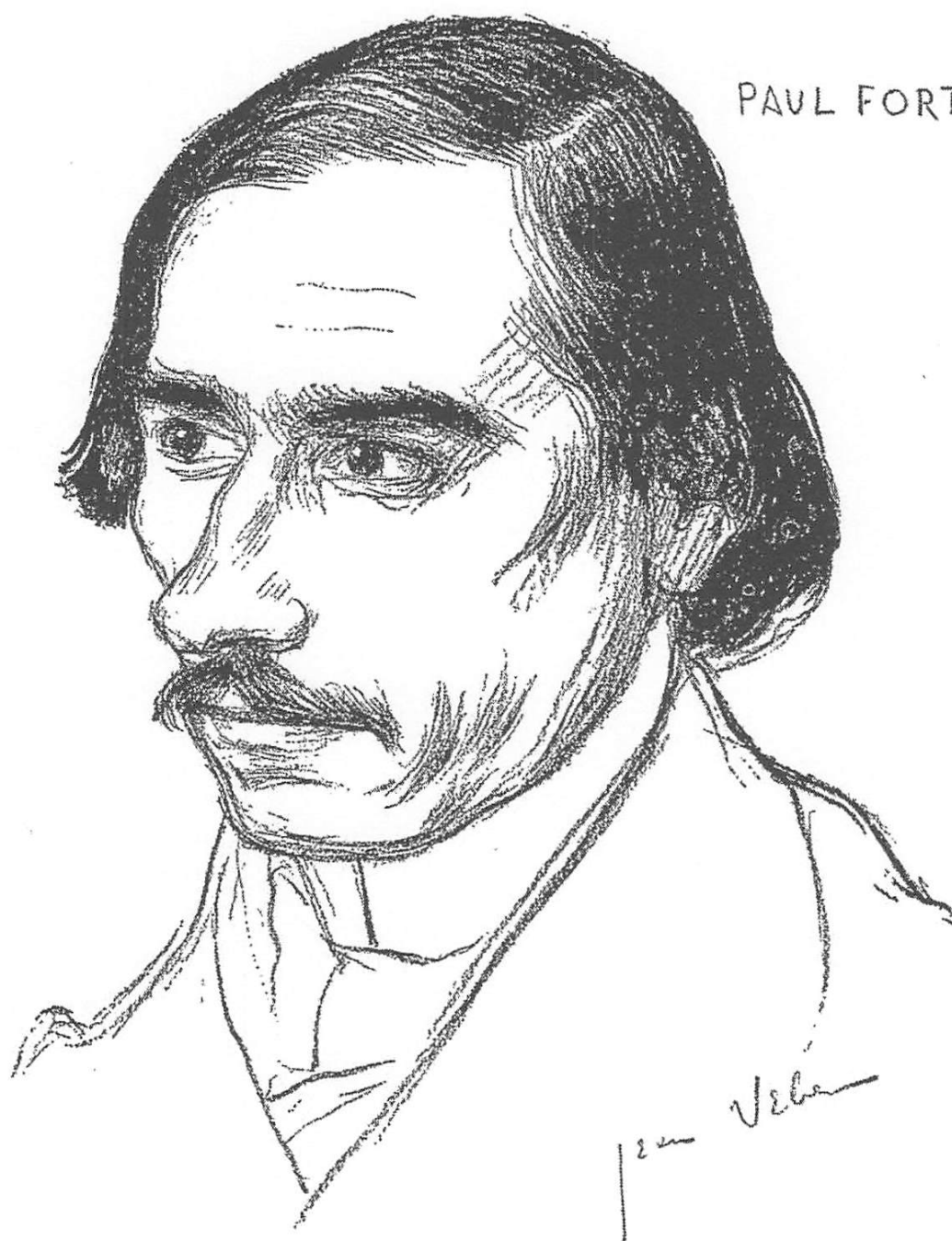
Catherine Gide et Georges de Meyenbourg

Centre d'Études Gidiennes
3500 La Grange Berthière, F 69420 Tupin et Semons
Tél. / Fax : 04.74.87.84.33
e-mail : aaag.cdcn@wanadoo.fr

*À la mémoire de Pascal Mercier
qui vit toujours dans ma pensée*

Cette édition n'aurait pu se faire sans la bienveillante autorisation de Mme Catherine Gide et de M. Georges de Meyenbourg, qui nous ont tous deux apporté un soutien sans faille. De même, nous sommes très reconnaissant à Mme Jacqueline Gojard, qui nous a autorisé à consulter et à publier des lettres inédites d'André Salmon.

A. Y.



PAUL FORT

JEAN VEBER : Paul Fort
(Dessin paru dans L'Ermitage de février 1898)

FONDATEUR du Théâtre d'Art et de la revue *Vers et Prose*, et surtout auteur des séries des *Ballades françaises*, Paul Fort (1872-1960) a occupé une position assurée dans le monde littéraire de la fin du XIX^e siècle jusqu'au milieu du XX^e siècle. Mais il n'y a pas eu beaucoup de recherches sur sa vie privée ni ses activités littéraires, aussi bien des points ne sont-ils pas encore élucidés. Ses propres *Mémoires*, d'ailleurs rédigés de manière très vivante, ne nous satisfont pas vraiment en raison de leur brièveté relative, et de l'absence quasi totale de dates précises ¹. Même le livre déjà classique de Pierre Béarn – une des rares monographies sur le poète –, ne consacre à sa carrière qu'une centaine de pages, d'une densité peu élevée ². La pauvreté des sources n'est pas uniquement due au petit nombre de documents publiés ; les archives de Fort n'ayant pas été conservées, les lettres adressées au poète par de nombreux écrivains et artistes contemporains ont été dispersées déjà de son vivant. Ces circonstances ont fait hésiter certains chercheurs, semble-t-il, à étudier les relations qu'il noua avec André Gide. Malgré le manque considérable de documents le concernant, nous voudrions retracer ici, ne serait-ce qu'à grands traits, le commerce des deux hommes, en reproduisant toutes leurs lettres connues.

On constate jusqu'ici l'existence de quarante-trois lettres au total, dont quinze de Gide et vingt-huit de Fort ; la plupart des lettres de ce dernier sont conservées à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, tan-

¹ Paul Fort, *Mes Mémoires. Toute la vie d'un poète (1872-1944)*, Paris : Flammarion, 1944.

² Pierre Béarn, *Paul Fort*, Paris : Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », 1960.

dis que celles de Gide, à deux exceptions près, appartiennent à des collections particulières ou ont été reproduites (parfois de manière fragmentaire) ou mentionnées dans des catalogues de ventes publiques ou de marchands d'autographes.

*

C'est en 1888 que Paul Fort rencontra, au jardin du Luxembourg, André Gide et Pierre Louÿs, alors élèves de l'École alsacienne¹. Son « enthousiasme pour la poésie » fut partagé par Gide mais, malheureusement, on ne sait pas le détail de leurs contacts durant ces premières années.

Gide publia en 1891, à ses frais et de manière « posthume », *Les Cahiers d'André Walter*, auxquels succédèrent, au cours des deux années suivantes, *Le Traité du Narcisse*, *Les Poésies d'André Walter*, *La Tentative amoureuse* et *Le Voyage d'Urien* ; ces premiers ouvrages le firent passer assez tôt, autour de lui, pour un des écrivains les plus prometteurs de la nouvelle génération. De son côté, Fort débuta plus jeune, à l'âge de dix-sept ans ; tout en composant des poèmes, il fonda en janvier 1890 le Théâtre d'Art (d'abord nommé le Théâtre Mixte). Toujours admirateur d'Antoine, il voulut aussitôt lutter contre le Théâtre Libre et ouvrir la voie à une littérature dramatique symboliste ; le manifeste qu'il rédigea fut contresigné par les principaux poètes symbolistes de l'époque, comme Mallarmé, Verlaine, Moréas, Régnier, Vielé-Griffin, Charles Morice, etc. Gide aurait fréquenté ce Théâtre d'Art ; on sait au moins qu'il assista, en décembre 1891, à la représentation du *Cantique des Cantiques* (adaptation par Paul-Napoléon Roinard, au Théâtre Moderne)². Et au printemps 1893, après avoir monté une trentaine de pièces, Fort céda la direction du Théâtre à son collaborateur passionné Lugné-Poe (qui devait fonder ensuite l'Œuvre), pour se consacrer à la création poétique³.

*

La plus ancienne de leurs lettres connues est celle de Gide datée du 3 février 1893, relative au service militaire de Fort qui s'approchait. On en ignore les circonstances détaillées, mais la lettre n'est assurément pas sans rapport avec l'expérience récente de Gide qui, trois mois plus tôt,

¹ Voir *Mes Mémoires*, op. cit., p. 9.

² Voir *ibid.*, pp. 35-6. Voir aussi Jean Claude, *André Gide et le théâtre*, Paris : Gallimard, 1992, t. I, pp. 413 et 432.

³ À propos du Théâtre d'Art, voir Jacques Robichez, *Le Symbolisme au théâtre. Lugné-Poe et les débuts de l'Œuvre*, Paris : L'Arche, 1957, pp. 86-141.

lors de son service militaire à Nancy, avait été tout de suite réformé pour tuberculose :

1. — ANDRÉ GIDE À PAUL FORT ¹

[Paris, vendredi 3 février 1893.]

[Gide demande à Fort tous les renseignements relatifs à son incorporation dans l'armée,] *et cela bien clairement détaillé [...]. Je ne réponds de rien, naturellement, car j'ai horreur des fausses joies à faire aux amis, mais, ma mère étant, par sa situation de veuve d'un officier supérieur ², au mieux avec certaines puissances militaires, on peut tenter l'aventure. Indiquez vos faiblesses physiques si vous en avez. [...]*

La seconde lettre que nous connaissons est celle écrite par Fort quatre ans plus tard, à la fin octobre 1896, dont le sujet principal concerne les relations épisodiques de son ami avec Saint-Georges de Bouhélier. Au milieu de la même année, Gide, qui s'était retiré du *Centaure* et préparait *Les Nourritures terrestres*, s'était tourné avec une grande curiosité vers le naturisme naissant, dont les goûts et les aspirations lui paraissaient proches des siens. Après avoir exprimé à Jammes son vif intérêt pour ce nouveau courant littéraire ³, il écrit le 24 août à Bouhélier lui-même, en s'affirmant son « *corréligionnaire* » : « Je vous écris parce que je vous admire beaucoup. Ce n'est point seulement une admiration pour l'extérieur de vos phrases qui montrent que vous êtes né écrivain, – mais une sympathie très vive pour ce qu'il me semble que nous avons de plus *central* ⁴. » Et Bouhélier de répondre dix jours plus tard, au retour d'un voyage : « Il est vrai que nous sommes semblables et fraternels. Vous l'avez reconnu, et vous me l'avez écrit. Cela est doux, comme un char-

¹ Lettre fragmentairement reproduite dans le *Bulletin des Amis d'André Gide*, n° 29, janvier 1976, p. 55 (1 p. in-8, sur papier à en-tête du Mercure de France).

² Paul Gide, comme on sait, était professeur de droit et non pas militaire de carrière, mais il avait dû, dans la réserve, accéder au grade de commandant, premier grade d'officier supérieur.

³ Voir sa lettre à Jammes du 18 août, dans leur *Correspondance (1893-1938)*, éd. Robert Mallet, Paris : Gallimard, 1948, p. 81.

⁴ Le fac-similé de cette lettre figure dans *Le Printemps d'une génération* de Bouhélier, Paris : Nagel, 1946, pp. 320-1.

me. » Et sa lettre se terminait par cette phrase pathétique : « Je crois que nous sommes aujourd'hui les deux seuls êtres *écrivants* qui pouvons nous étreindre avec toute certitude ¹. »

À la suite de cet échange épistolaire, au tout début d'octobre, Gide rencontre avec Fort ce jeune poète qui passe déjà pour un fondateur d'école : « des êtres charmants [...], charmants entre tous et que je ne connaissais pas ² ». De son côté, Fort, qui depuis plusieurs mois pousse le groupe naturiste à prendre la tête de la nouvelle génération, écrit le 31 octobre à Bouhélier en l'invitant à passer une soirée avec Gide : « Je veux être le premier à vous annoncer cette bonne nouvelle : André Gide, avec qui j'ai passé la soirée, hier, est tout à fait résolu à écrire au *Mercur* de France un grand article sur votre œuvre admirable et sur vous. Il hésitait encore, pour des raisons qu'il vous dira lui-même, il a bien voulu me demander conseil, il n'hésite plus. L'article paraîtra en novembre ³. » Le même jour, Fort s'adresse aussi à Gide :

2. — PAUL FORT À ANDRÉ GIDE ⁴

[Paris,] Samedi [31 octobre 1896].

Mon cher André Gide,

Ce ne sera pas Lundi, mais Mercredi, si vous le voulez bien, que nous nous rencontrerons avec Bouhélier. — Rendez-vous chez moi vers 9 heures. Cela vous convient-il ?

Je suis tout à fait heureux que vous ayez pris la résolution d'écrire cet article sur mon cher St-Georges de Bouhélier.

Je vous rappelle encore la promesse que vous m'avez faite de me lire, quelque après-midi, Les Nourritures terrestres.

Vous avez mon amitié.

¹ Lettre datée du 4 septembre, Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet (abrégée ensuite : BLJD) γ 795.1, inédite.

² Lettre à André Ruyters du 4 octobre, dans leur *Correspondance (1895-1950)*, éd. Claude Martin et Victor Martin-Schmets, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 2 vol., 1990, t. I, p. 13.

³ Lettre de Fort à Bouhélier, citée par Michel Décaudin, « Sur une lettre inédite de Gide à Saint-Georges de Bouhélier », *Revue des Sciences Humaines*, juillet-septembre 1952, pp. 273-4.

⁴ Autogr., BLJD γ 519.2, 1 double f., écrite au recto seulement (2 pp.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée.

Paul Fort.

62 rue St-Placide.

Je voudrais vous prouver déjà mon amitié. Au lieu de l'une des ballades frustes que vous avez bien voulu entendre l'autre soir, je vous saurais un gré infini d'accepter la dédicace d'une série entière que j'ajoute à mon volume : Les Ballades de la Nuit ¹. Je serais mille fois heureux de vous les faire connaître Mercredi.

P. F.

La réunion, qui a eu lieu le mercredi 4 novembre, n'a pourtant pas répondu à l'attente de l'intermédiaire. Chacun des deux invités doit avoir été déconcerté, « Gide par le sérieux passionné, le goût du sublime que manifestait Bouhéliier, Bouhéliier par l'intelligence critique de Gide ² ». Les deux hommes ne semblent cependant pas avoir perdu leur estime réciproque. Effectivement, un mois plus tard, Gide a écrit à Bouhéliier : « J'aimerais vous voir ? Paul Fort me demande d'indiquer un soir où nous réunir encore, soit chez lui, soit chez moi. Je ne puis le fixer déjà, mais je le souhaite trop pour ne pas le choisir le plus tôt possible ³. » Bien qu'« on ne sent[e] plus en lui la chaleur des premières démarches ⁴ », Gide ne voulait pas couper les ponts, jusqu'à la rupture qui se produira en 1898, surtout au sujet des *Nourritures terrestres*. Mais quant à Fort, qui organisait leur réunion, indigné d'avoir été tenu dans la presse pour un disciple de Bouhéliier, il ne cache désormais plus son scepticisme à l'égard du naturisme. C'est dans cet état de faits que Gide, lui aussi, perd à la fois la volonté et l'occasion de consacrer « un grand article » à l'auteur de *L'Hiver en Méditation* ⁵...

Ensuite, on connaît trois lettres échangées en 1898. Le propos de la première, écrite en mai ou plus probablement en juin, est très brièvement

¹ En effet, des sept poèmes des « Ballades de la Nuit » recueillis dans la première série des *Ballades françaises*, les trois premiers sont dédiés à Gide (volume préfacé par Pierre Louÿs, Paris : Mercure de France, 1897, pp. 59-66).

² M. Décaudin, *art. cité*, p. 274.

³ Lettre de Gide à Bouhéliier, du 4 décembre 1896, reproduite dans le livre de Bouhéliier, *op. cit.*, p. 297.

⁴ Selon Bouhéliier, *idem*.

⁵ Notons toutefois que, neuf mois plus tard, Gide mentionnera Bouhéliier dans sa troisième « Lettre à Angèle », mais de façon assez sévère (*L'Ermitage*, septembre 1898, pp. 212-3).

présenté dans un catalogue de vente publique :

3. — ANDRÉ GIDE À PAUL FORT ¹

[Projets de vacances bouleversés, invitation à venir passer quelques jours à La Roque. Lettre autographe signée, 1 p. in-8.]

De toute évidence, il s'agit d'une lettre relative aux trois jours de juin passés avec Fort et Ghéon au château de La Roque-Baignard. Depuis deux ans, on le sait bien, Gide était le maire de cette petite ville, maire assez consciencieux, « sans doute plus attentif aux administrés qu'à l'administration ² ». Devant présider la séance du conseil municipal du 19 juin, il en avait profité pour emmener avec lui les deux auteurs, comme en témoigne la lettre suivante :

4. — ANDRÉ GIDE À PAUL FORT ³

[Paris, mi-juin 1898.]

Cher Fort,

Samedi 18 courant (sic !) à 8 h 55, gare St-Laz[are], part le train qui aspire après nous. Arrivez assez tôt pour qu'on ne perde pas la boule les uns des autres en ne se voyant pas venir. — Ghéon est prévenu.

Inutile de vous reprévenir, n'est-ce pas – qu'à La Roque nous serons seuls et sauvages ; ça sera plein de boue et de fleurs ; n'emportez rien de propre !!

Nous mangerons de la crème, et lirons du Fort et du Ghéon.

Au revoir –

Votre cordial

André Gide.

¹ Description donnée dans le catalogue de la vente publique à l'Hôtel Drouot, 26 octobre 1976.

² Expression empruntée à Pierre Masson, in André Gide, *Souvenirs et voyages*, Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2001, p. 1303, n. 8.

³ Autogr., coll. particulière, 1 double f., écrite au recto seulement (2 p.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée. Cette lettre a été presque entièrement reproduite dans le *Bulletin des Amis d'André Gide*, n° 106, avril 1995, p. 360 et n° 110/111, avril-juillet 1996, p. 288.

Pendant les trois jours à La Roque, l'hôte et ses deux invités se font des lectures de leurs dernières œuvres : Gide lit *Saül*, Fort *Le Roman de Louis XI* (alors sous presse au Mercure de France¹), Ghéon *Le Pain* (« tragédie populaire » qui ne sera jouée qu'en 1911 et publiée en 1912 au jeune comptoir d'édition de la NRF, dédiée « à mon ami André Gide, en souvenir de Saül et du Roi Candaule »)²... Désormais, des liens de camaraderie se sont noués entre eux ; ils se verront à Paris fréquemment. La lettre suivante de Fort est celle envoyée à Gide avant leur retour à la capitale à la fin de l'automne :

5. — PAUL FORT À ANDRÉ GIDE³

Marlotte - Bourron

[Mardi] 6 Septembre 1898.

Mon cher Gide,

Votre bonne lettre me parvient seulement aujourd'hui.

J'apprends avec peine la grave maladie de madame votre belle-sœur⁴. — Souffrez que, de tout notre cœur, ma femme et moi, nous lui souhaitons un prompt rétablissement. Nous savons par quelles transes vous avez dû passer, et nous partageons votre chagrin. J'espère, mon cher Gide, que vous nous enverrez bientôt de bonnes nouvelles.

Hélas, je ne puis profiter de votre aimable invitation. J'ai depuis longtemps promis à mon cousin, médecin à Laroche (Yonne), d'aller passer quelques jours auprès de lui, et je lui ai assuré ma visite pour la fin de ce mois.

¹ Un fragment de cette œuvre avait paru, dédié à Pierre Louÿs, dans *L'Ermitage* du juillet 1896 (pp. 1-6), sous le titre : « Louis XI, curieux homme - Ballades (Esquisse pour un *Louis XI, homme considérable*) ».

² Voir Gide, *Jeunesse*, in *Souvenirs et voyages*, éd. précitée, p. 728.

³ Autogr., BLJD γ 519.1, 1 double f., écrite recto-verso (4 pp.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée.

⁴ Jeanne Drouin (née Rondeaux, 1868-1952) était, depuis le 1^{er} août, victime d'une embolie. Gide écrira à Valéry le 20 août : « Suites de trop pénibles couches, double phlébite, embolie, congestion pulmonaire, rien n'a été épargné à ma malheureuse belle-sœur et durant quinze jours son état a été si grave que nous osions à peine espérer. » (leur *Correspondance* (1890-1942), nouvelle éd. par Peter Fawcett, Paris : Gallimard, 2009, p. 501). Voir aussi sa lettre à Eugène Rouart du 9 août, dans leur *Correspondance* (1893-1936), éd. David H. Walker, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 2 vol., 2006-07, t. I, p. 481-2).

J'eusse pourtant échangé volontiers Laroche pour La Roque, dont j'ai un merveilleux souvenir et c'eût été pour moi une vraie [sic] que d'aller vous retrouver. — Mais c'est promis.

Veillez présenter à Madame André Gide mes respectueux hommages et me rappeler au bon souvenir de Monsieur et Madame Drouin.

Croyez-moi votre ami, mon cher Gide.

Paul Fort.

Vous voulez bien me demander des nouvelles du Roman de Louis XI¹. Je l'ai achevé ces jours-ci. Il y a là bien des gauloiseries, bien des choses d'un goût déplorable ; — les phrases commencent par une pointe d'esprit, se développent neutres et se terminent par un trait de folie ; — les personnages sont très agités ; — parfois je deviens Louis XI, et Louis XI parle du symbolisme. Par contre une logique de derrière les fagots — on ne l'apercevra pas.

Le ton baisse souvent jusqu'à la crapulerie ; le ton baisse à un point que je ne saurais dire — dans une lettre.

P. F.

Oh, votre Saül, mon cher Gide, j'en ai eu longtemps... le tremblement.

Avez-vous des nouvelles de notre cher ami Ghéon ? Moi pas. J'apprends par Pierre Louÿs que ce pauvre de Tinan est au plus mal²...

*

Léon Deschamps disparut à la toute fin de 1899. Sa mort provoqua une « réorganisation » de *La Plume* sous la direction de Karl Boès. Et c'est notamment sous l'impulsion de Fort, on peut le supposer, que la revue allait assembler les grands noms du Symbolisme et les jeunes talents de la génération suivante — à l'inquiétude de ses deux émules aînés, le *Mercure de France* et *L'Ermitage*. Ainsi Fort s'est chargé, de façon anonyme (c'est-à-dire sans faire apparaître son nom sur les couver-

¹ Gide venait de mentionner ce livre en chantier de Fort dans sa deuxième « Lettre à Angèle » : « Paul Fort achève un *Louis XI* extraordinaire. » (*L'Ermitage*, août 1898, p. 135). Le livre paraîtra en volume la même année au *Mercure de France* (ach. d'impr. 15 novembre 1898).

² Jean de Tinan mourut le 18 novembre de cette année 1898. À ce propos, voir surtout la lettre de Pierre Louÿs à Mme Augustine Bulteau, datée du 21 novembre (Louÿs - Tinan, *Correspondance (1894-1898)*, éd. Jean-Paul Goujon, Paris : Éd. du Limon, 1995, pp. 405-8).

tures), du secrétariat de rédaction, à partir du numéro du 1^{er} mai 1900. En entrant au service de la revue, il écrivait à Gide pour lui demander conseil :

6. — PAUL FORT À ANDRÉ GIDE ¹

[Asnières-sur-Seine.] *Pâques*. [Dimanche 15 avril] 1900.

Cher Gide,

Je vais écrire la très simple note « directoriale » qui passera en tête de La Plume et vous la montrerai ensuite. Vous me donnerez votre avis. Ne nous dérangez donc pas demain. Je me vois forcé de rester à Asnières, jusqu'au soir, pour recevoir les parents de province... déjà !

Vraiment, mon cher Gide, je serais désolé que la proposition, faite à vous, par moi, de signer le premier dans La Plume vous ait paru autre chose qu'un hommage personnel à un écrivain que j'admire et que j'aime de tout mon cœur.

Ceux avec qui je cause savent très bien que les œuvres de Francis Vielé-Griffin, et les vôtres, mon cher Gide, seraient mes « éducateurs » choisis, si mon esprit était formable.

Vous excuserez, pour votre part, le choix que je fis tout d'abord, et spontanément, de vos deux noms. Cela m'avait paru si naturel... Mais vos raisons sont excellentes, et voici que je les partage – à regret.

Jeanne Fort, tous ces jours-ci, attendit en vain notre cher Jammes ². Nous lui avons pourtant appris à saluer Monsieur Jammes, à dire bonjour à Monsieur Jammes, à faire une révérence à Monsieur Jammes, à prononcer doucement le mot : Francis, qu'à notre effroi, elle prononce « blanc-six. » Que sais-je ?... Mais elle espère encore.

Veuillez présenter, à Madame André Gide, mes hommages respectueux, et croire à mon amitié fidèle et dévouée.

Paul Fort.

Je préviens Henri Ghéon. –

¹ Autogr., BLJD γ 519.3, 1 double f., écrite recto-verso (3 pp.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée.

² Jeanne Fort est la fille du poète. À l'occasion de sa naissance, le 20 juin 1897, Francis Jammes avait composé un poème intitulé « À Jeanne Fort » (recueilli dans *De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du Soir*, Paris : Mercure de France, 1898, p. 79).

En appendice au premier paragraphe, reproduisons ici la « note directrice » que Fort a dû montrer à Gide :

En prenant la Direction de *La Plume*, nous ne prétendons que réaliser les projets de son fondateur, Léon Deschamps, qui annonçait, dans l'un des derniers numéros publiés par ses soins, son intention d'étendre le cercle des collaborateurs habituels de la *Revue*, et d'élever sa signification littéraire par un choix plus strict que ratifierait l'entière approbation des lettrés.

Nous nous sommes assuré le concours précieux de quelques écrivains dont l'abstention, jusqu'ici, aura pu surprendre les lecteurs de *La Plume* ; et celui d'auteurs qu'ils apprendront à connaître et à aimer.

Le talent inconnu recevra toujours de nous l'accueil favorable qui, certes, honore moins le bénéficiaire que la maison qui s'ouvre à lui.

Et avec l'aide de ceux que leurs œuvres ont imposés déjà à l'attention publique ; de ceux dont la valeur n'est pas moindre pour n'avoir rencontré qu'une approbation plus discrète ; de ceux, enfin, qui nous offriront leurs prémices, – nous avons l'ambition, en servant uniquement les Lettres, d'intéresser nos lecteurs.

Comme par le passé, notre salle d'exposition s'ouvrira aux peintres, aux sculpteurs, aux artisans d'art, dont les efforts nous auront paru mériter cet encouragement effectif ; aux maîtres aussi, que des chefs-d'œuvre ont fait les éducateurs incontestables de l'époque dont ils résument la conscience artistique, par les traditions qu'ils régénèrent et par leurs conquêtes sur l'avenir ¹.

Quatre mois plus tard, le secrétaire de *La Plume* s'adresse une nouvelle fois à Gide :

7. — PAUL FORT À ANDRÉ GIDE ²

La Plume
SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 125.000 FR.
31, Rue Bonaparte. — PARIS

Paris, le [jeudi] 16 Août 1900.

Mon cher André Gide,

Voudriez-vous me faire le très grand plaisir de détacher une page de votre œuvre inédite, et de me la confier pour le plus prochain numéro de *La Plume* ?

¹ « Aux Lecteurs » [non signé], *La Plume*, n° 265, 1^{er} mai 1900, p. 257.

² Autogr., BLJD γ 519.4, 1 double f. à en-tête impr., écrite au recto seulement (2 pp.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée.

La Plume, je pense, ne peut plus que nous convenir. J'y tâche. Aidez-moi.

Et je vous prie beaucoup.

Ma femme¹ se joint à moi, pour souhaiter, de tout cœur, à Madame André Gide, un très prompt rétablissement. Nous serions bien heureux que vous nous donniez de ses nouvelles².

Croyez, mon cher Gide, à toute l'affectueuse admiration et aux bons souvenirs de

Paul Fort.

Paul Fort, 31 rue Bonaparte, Paris, à La Plume.

On suppose que Gide n'a pas tardé à répondre négativement à la sollicitation de Fort, mais sa lettre connue la plus proche est celle expédiée de Biskra quatre mois plus tard, dans laquelle il remerciait d'abord pour l'envoi de *L'Amour marin*, la cinquième série des *Ballades françaises*, ainsi que pour le compte rendu de ses *Lettres à Angèle* récemment paru dans *La Plume* :

8. — ANDRÉ GIDE À PAUL FORT³

Biskra, [mercredi] 12 décembre [1900].

Mon cher Fort,

Excusez un si tardif remerciement : les prétentions de mon humeur voyageuse veulent que je n'aie reçu que très tard votre volume ; mais je me réjouis de ne l'avoir reçu qu'à Alger, car aussitôt il m'a paru que je n'étais venu là que pour vous y lire. Le mauvais temps constant, la tempête, masquant l'azur et la blancheur, faisaient de ce port africain une Brest savoureuse où vos marins noçaient en sabir, mais noçaient. Je li-

¹ Marie-Suzanne Fort (1866-1956), née Theibert, la « Suzon » des premières *Ballades*, que Paul Fort a épousée en 1891.

² Le 18 juin, Madeleine, renversée par un camion place de la Concorde, avait eu les deux bras brisés. Et c'est seulement à la mi-septembre qu'elle en recouvrera l'usage.

³ *Quatorze lettres (deux fois sept)*, s.l.n.d. [Aux dépens d'un amateur pour l'enchantement de ses amis, 1935]. De novembre 1900 au début de janvier 1901, Gide voyageait avec sa femme Madeleine et Henri Ghéon en terre d'Afrique ; pour lui c'était le cinquième voyage dans cette terre devenue familière.

sais, eux jouaient, vos *Ballades*. — Ce fut complet ; merci.

Je voulais vous remercier aussi, et Pilon à travers vous, de l'aimable présentation que vous fîtes de mon dernier, à vos lecteurs ¹. — Vous voyez, cher Fort, que je ne donne plus rien nulle part ; je ne chercherai pas d'autre preuve de ma provisoire et studieuse paresse, pour m'excuser à neuf de ne vous avoir encore rien envoyé ².

Pourtant ne désespérez pas de moi, je vous prie, plus que je ne désespère moi-même. — Si j'avais une meilleure plume je vous écrirais plus longuement — mais, en voyage, je puis supporter bien des choses : mauvais dîners, mauvaises couchés, mauvais gîte — mais les plumes d'hôtel, jamais !

Mes affectueux hommages à Madame Fort.

Je suis cordialement votre

André Gide.

¹ Il s'agit ici du compte rendu des *Lettres à Angèle* par Edmond Pilon, *La Plume*, n° 277, 1^{er} novembre 1900, au verso de la première couverture. En voici le texte entier : « GIDE. — L'auteur des *Nourritures terrestres* vient de publier, en un volume tiré à petit nombre, une douzaine de petits commentaires sur les petits et les grands gestes littéraires de ce temps. Cette phrase de Montaigne : "Nous ne faisons que nous entregloser. Tout fourmille de commentaires ; d'auteurs, il en est grand cherté" résume admirablement ce mince ouvrage où il y a peu de pages et beaucoup d'idées. Les *Lettres à Angèle* (*Mercur de France*, éd.) enseigneront aux auteurs de plus tard que notre charmante époque n'était pas dépourvue de potins et qu'on savait parfaitement, à côté des histoires de petites chapelles, nous y entretenir de M. Signoret et de Nietzsche, de Stéphane Mallarmé et de Stevenson ainsi qu'il convient. Et puis il y a la lettre sur Stirner et celle sur les *Mille et une nuits* qui sont mieux que de la critique. Il y a aussi, de ci de là, à propos d'un livre, d'une plante, d'un voyage, une jolie note, une impression de beauté... L'ensemble enfin, « préface à une dramaturgie », comme M. Gide le dit lui-même à propos de l'œuvre de Nietzsche, n'est pas sans nous faire patienter un peu, en attendant *Candaule*. Il faut lire les *Lettres à Angèle*. Mais Angèle elle-même que ne publie-t-elle les siennes ? Dans les éditions d'épistoliers on trouve presque toujours la réponse en face de la lettre... »

² En tant que contribution de Gide à *La Plume*, il n'y aura finalement qu'une brève réponse à l'« Enquête sur le mariage » menée en 1901. Voici sa réponse : « Tous les ménages heureux qu'il m'a été donné de connaître, l'ont été *malgré* le mariage — et presque tous les malheureux, à cause de... / ... Mais ça n'est pas une raison... » (n° 292, 15 juin 1901, p. 445).

Une vingtaine de lettres connues de Fort à Boès attestent bien sa dévotion sincère à celui-ci ¹. Mais outre la condition pécuniaire peu favorable pour la tâche qui lui avait été assignée, le chemin suivi par la revue aurait commencé à le décourager. De fait, *La Plume* resta d'abord fidèle à la formule antérieure et, comme le fait remarquer Michel Décaudin, « ce n'est qu'en janvier 1901 que Stuart Merrill, prenant à son tour cette rubrique [de la critique poétique], entendit rendre au symbolisme sa place tout en se préoccupant de la poésie de l'avenir ² ». Fort préfère dorénavant ne pas espérer trop de cette revue, puis la quitte en avril 1901, dans l'espoir de réaliser de son côté la revue idéale de pur style littéraire ³...

*

Comme échange épistolaire au cours des quatre ans suivants, on ne connaît jusqu'ici que deux lettres de Fort écrites en août-septembre 1903 :

9. — PAUL FORT À ANDRÉ GIDE ⁴

Ault (Somme), [jeudi] 27 Août 1903.

Mon cher ami,

Je suis dans un grave ennui, momentanée. Vous savez, mon cher Gide, que j'ai eu le malheur de perdre mon père en janvier dernier ⁵. Depuis, et en attendant le règlement de la succession, il m'a fallu subvenir, vaille

¹ Voir ses lettres à Boès, dont la plupart datent de 1900, toutes inédites, BLJD β 629-648.

² *La Crise des valeurs symbolistes (1895-1914)*, Toulouse : Privat, 1960, p. 102.

³ Voir Aurélien Marfée et Léopold Saint-Brice, *Les Hommes de « La Plume »*, n° spécial 47 de la revue *À Rebours*, 1989, p. 116. Mais notons tout de suite que, même après son départ, Fort restera fidèle ami de Boès, comme en témoigne par exemple son amicale carte de septembre 1902 (carte postale expédiée d'Ault, BLJD β 648, inédite).

⁴ Autogr., BLJD γ 519.6, 1 double f., écrite recto-verso (4 pp.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée.

⁵ Son père, Eugène Aristide Fort, commerçant en champagne puis agent d'assurances, mourut à Colombes le 24 janvier 1903 à l'âge de 64 ans. Gide assista à l'enterrement de celui-ci qui eut lieu le 28 janvier, et écrivit le même jour à H. Ghéon : « Ce matin enterrement du père de Paul Fort. Simplicité, dignité, et j'allais presque dire : gravité. Temps splendide. » (leur *Correspondance (1897-1944)*, éd. Jean Tipy et Anne-Marie Moulènes, Paris : Gallimard, 2 vol. [pagination continue], 1976, p. 495).

que vaille, à l'entretien de la vie de ma mère et de ma grand-mère. — Excusez-moi, si je sors de toute pudeur en vous priant de lire ces malheureuses explications. —

L'éloignement de mon frère aîné et de ma sœur ont retardé, et retarderont [sic] (jusqu'au 30 Septembre au plus tard, m'assure notre notaire) le partage des valeurs usufruitières dont nous devons toucher le capital, nous, les enfants. Car c'est de notre grand-père que doit nous revenir un peu de bien... Mon cher Gide, je vous prie instamment de me prêter cent francs jusqu'au 30 Septembre. Vous me sauverez avec cette petite somme des plus tristes choses.

Je vous serais infiniment obligé de m'adresser ceci à l'adresse que voici, mais en vous suppliant d'aimer toujours Paul Fort. Car je suis misérablement honteux de parler avec vous d'argent, sinon de mes empêchements et tristesses. — :

Paul Fort, poste-restante

à Ault (Somme)

Je n'ai pas eu beaucoup de chance ici. L'autre soir, au cours d'une promenade au bord de la mer, j'attrape une congestion. Et je n'arrive guère à sortir de la fièvre furieuse qui en est survenue, et qui me taille. Néanmoins, j'ai travaillé à mon Henri III : il me donne beaucoup de tintouin¹. J'en vais terminer la 4^e partie. Cela marche à peu près. Faites-moi le plaisir d'accepter, comme gage de ma vieille admiration absolue, et de mon amitié pour vous, ce quatrième fragment de mon prochain essai. — Ah ! il n'y a que la poésie ! Elle me consolerait de tout. Mais non, il me faut encore des amitiés comme est la vôtre, — profonde presque sans se le dire ; du moins mon amitié est telle pour vous, et je vous aime de tout mon cœur.

Avec mes excuses encore, mon cher Gide.

Votre ami

Paul Fort.

Je vous prie de vouloir bien présenter à Madame Gide l'expression de mes sentiments respectueux. Ma femme se rappelle à son bon souvenir.

P. F.

¹ Ce poème en prose sera recueilli d'abord dans la huitième série des *Ballades françaises* (Coxcomb précédé du *Livre des visions*, Mercure de France, ach. d'impr. 30 septembre 1906, pp. 75-93), puis repris dans le tome VII de *Vers et Prose*, pp. 29-40. Voir *infra*, lettre 26.

10. — PAUL FORT À ANDRÉ GIDE ¹

Ault, [jeudi] 10 Septembre 1903.

Mon cher André Gide,

Je reste congestionné. J'ai fait les pires bêtises. Le vent m'a pris à la tête et le jeu aux moelles. J'ai joué aux Petits Hippocampes, et le vent de la mer s'est vengé.

Éloignez de moi les Casinos que je n'ai pas cherchés ! — Soyez discret. J'ai perdu ma culotte (ou bien j'en ai pris une, les deux se disent.) Me voilà, ici, juché sur la falaise picarde du Bourg d'Ault ; j'y tiens par les solides racines de la dette contractée — en bas, dans ce petit monument de bois, établi sur les galets et les roches.

Vous savez, mon cher ami, que je vais être tiré de tout ennui dans un mois à peine, et plus tôt encore je l'espère. Mais je voudrais retourner à Paris, — et vous me voyez venir avec mon long nez, de Criqueville ² où vous êtes, quoique ce ne soit point le chemin de Paris, — pour vous dire :

Gide !

Je vous devrai deux cents francs que je vous rendrai au courant de ce mois (j'ai dû faire la même demande expresse à Vallette ³, tellement j'ai été assez bête) — c'est-à-dire, mon cher ami, que je vous demande d'ajouter à ma dette cent francs. Mais moi, je rends, qui n'emprunte pas. C'est un réel et souverain service, que je demande à vous qui m'avez répondu, Gide.

Mon Henri III vivote — assez mal, s'il faut en juger (je juge moi-même un peu) par le fragment paru dans L'Ermitage ⁴. Cela deviendra plus drame, plus en-dedans. L'amusement du début place tout sur les nuages et permet tout dorénavant, psychologiquement et dramatiquement. On est malin, trop peut-être. Je ne le serai jamais dans la foi que j'ai en vous, mon éducateur secret et mon maître et mon envie.

Que vous êtes heureux d'être si sensible ! Moi, il faut que je me bouscule. Et pour l'intelligence, elle ne brille pas chez moi. — Peu de lectures, les dettes.

¹ Autogr., BLJD γ 519.5, 1 double f., écrite recto-verso (3 pp.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée.

² Sic, pour Cuverville par Criquetot-l'Esneval.

³ Alfred Vallette (1858-1935), fondateur et directeur de la revue et de la Société d'édition du *Mercure de France*.

⁴ « Ballades françaises : Le livre des visions », *L'Ermitage*, août 1899, pp. 95-115, et février 1900, pp. 81-109.

Hélas ! cher ami, vous avez devant vous, sur cette page, le plus confus des Paul Fort, à venir et qui fût jamais.

Veillez, je vous prie, nous rappeler au bon souvenir de Madame André Gide. Ma femme vous envoie à tous deux ses meilleures amitiés, et moi je vous assure de la mienne, encore, et pour toujours.

Paul Fort.

*P. S. Vous pouvez m'écrire, mon cher Gide :
13 rue Saint-Pierre, à Ault (Somme) près d'Eu.*

Après cette lettre, jusqu'au début de 1905 s'étend une période où il n'y a presque aucune trace des relations entre les deux hommes. À tel point que le nom de Fort n'est jamais cité dans le *Journal* de Gide, ni dans ses lettres aux autres correspondants.

*

Fort, nous l'avons vu, avait essayé en 1900-1901 d'attirer à *La Plume* de nombreux écrivains « dans l'espoir de faire de cette revue le reflet exact de la vie littéraire ¹ » et, même après l'insuccès de cette tentative, il n'avait pas renoncé à son projet. D'ailleurs, les liens qu'il avait noués dès 1904 avec de jeunes poètes comme Apollinaire ou André Salmon, moins catégoriquement opposés au Symbolisme que leurs aînés, l'avaient poussé à le reprendre. Il songea donc, de la fin de 1904 au début de 1905, à une nouvelle revue qui, tout en ouvrant la porte aux nouveaux courants, donnât une large place aux générations de 1885-1895. Inutile de dire que le fruit en est *Vers et Prose* ² ; ce que Fort a cherché au préalable, ce sont particulièrement les conseils de Gide :

¹ M. Décaudin, *op. cit.*, p. 180.

² Fort lui-même racontera dans ses *Mémoires* (*op. cit.*, pp. 83-4) : « J'ai créé en 1905 et dirigé de ce café [de la Closerie des Lilas], une revue anthologique des meilleurs poètes et prosateurs du Symbolisme, depuis les plus anciens dont les œuvres de début dataient de 1885, 86, 87 jusqu'aux plus nouveaux dont les poèmes venaient de paraître, depuis Verhaeren, Laforgue, Moréas, Tailhade, Maeterlinck, Henri de Régnier, Vielé-Griffin, Merrill, Mockel, Fontainas, Van Lerberghe jusqu'à Salmon, Apollinaire, Louis Mandin, Guy-Charles Gros, Tristan Derème, en passant par Paul Claudel, André Gide, Pierre Louÿs, Francis Jammes ou Tristan Klingsor... Des prosateurs comme Maurice Barrès, Remy de Gourmont, Marcel Schwob, Hugues Rebell, puis Alain-Fournier, Francis Carco, Roland Dorgelès étaient des nôtres »...

11. — PAUL FORT À ANDRÉ GIDE ¹

24 rue Boissonade, XIV^e
Paris, le [dimanche] 15 janvier 1905.

Mon cher ami,

Jeudi dernier, j'allais vous prier de vouloir bien me recevoir, – impossible de quitter la chambre. Une angine grippale s'était installée dans moi. La veille, bien portant, j'étais chez Francis Vielé-Griffin, – non, assez bien portant, – je rencontrai Ducoté ², nous causâmes ; et je n'ai guère causé depuis.

J'ai résolu que demain je serai guéri, à l'effroi de ma mère et de ma femme : hélas ! elles ont raison, je ne le serai donc qu'après-demain.

Voudrez-vous alors me recevoir ? Voulez-vous, mon cher André Gide, me fixer un rendez-vous pour Mercredi ou Jeudi ? – Mardi serait bien encore pourvu que ce fût l'après-midi ; car je tiens bon contre la grippe !

J'ai à vous causer d'une chose sérieuse, curieuse et plaisante, d'une chose qu'on me propose, que je ne refuse pas, mais sur laquelle je veux encore votre avis.

Souvenez-vous que lorsque je pris le secrétariat de La Plume, c'est vous le premier que j'allai consulter ³. Mais il s'agit d'une chose non tout à fait semblable. Vos conseils me seront tout à fait nécessaires. – Un rendez-vous, mon cher Gide.

Veuillez rappeler au bon souvenir de Madame André Gide, Madame Paul Fort, qui lui adresse ses meilleurs vœux ; et me croire votre admirateur fidèle et votre ami très dévoué.

Paul Fort.

La réponse de Gide n'est pas conservée, mais tout porte à croire qu'il a ensuite vu Fort pour l'aider de ses conseils au sujet de la fondation de *Vers et Prose*, en lui proposant aussi d'y collaborer avec un extrait de son futur *Amyntas*, « Bou Saada ». À quoi succède la lettre suivante de Fort :

¹ Autogr., BLJD γ 519.7, 1 double f., écrite recto-verso (3 pp.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée.

² Édouard Ducoté (1870-1929), écrivain et directeur de *L'Ermitage* de 1896 à 1906.

³ Voir *supra*, lettre 6.

12. — PAUL FORT À ANDRÉ GIDE ¹

[Mardi] 24 Janvier 1905.

Paris. 24 rue Boissonade, XIV^e.

Mon cher André Gide,

C'est bien l'avis – aussi – de tous que vous fassiez partie de ce premier beau Sommaire, – avec Griffin (une page épigraphique), Régnier (un poème), Barrès (un chapitre de livre, intitulé : « Le Soir dans une bourgade de Grèce »), Verhaeren (un poème : « À la gloire du Vent »), Jean Moréas (un conte : « Guillaume au Faucon ».)² – Que dites-vous de notre page. Vous paraît-elle pure ?

Oui, mon cher Gide, laissez-nous inscrire « Bou Saada », et vous ferez plaisir, j'en suis sûr, à Griffin, à Moréas, à Verhaeren, à tous – à moi. Je trouve que vous ne pouvez pas nous refuser ce plaisir.

Croyez, mon cher Gide, à mes plus affectueux sentiments.

Votre fidèle admirateur et ami.

Paul Fort.

P. S. Voulez-vous que j'aie dérobé votre texte chez Mourey ? Je veux, moi, devenir voleur – s'il vous plaît³.

Le lendemain même de la remise de votre manuscrit, vous aurez des épreuves. –

Mais la nouvelle revue ne vit pas le jour sans méandres. C'est-à-dire qu'elle n'était pas encore ce que sera exactement *Vers et Prose*, Fort lui-même étant le codirecteur ou rédacteur en chef d'une revue alors intitulée *Revue des Arts lyriques* et qui devait paraître le 15 février⁴. Gide lui

¹ Autogr., BLJD γ 519.8, 1 double f., écrite recto-verso (3 pp.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée.

² Finalement le texte de Barrès ne paraîtra pas, et celui de Moréas sera remplacé par son « Ajax (prologue) » en vers.

³ Le critique d'art Gabriel Mourey (1865-1945), qui fonda en janvier 1904 *Les Arts de la Vie*, sollicitait Gide pour une collaboration (voir sa lettre à Gide du 24 mars 1904, BLJD γ 351.1, inédite). Pour répondre à cet appel, Gide fit reproduire dans le numéro de décembre de cette revue mensuelle (t. II, n° 12, pp. 389-90) sa préface au catalogue de l'exposition Maurice Denis. Sans doute son « Bou Saada » aussi était-il déjà confié à la même revue.

⁴ Dans sa lettre à Verhaeren datée du 9 janvier 1905, Fort lui aussi se référait à ce titre (voir M. Décaudin, *op. cit.*, p. 180, n. 26). D'autre part, André Salmon (1881-

avait déjà confié ses notes de voyage et les épreuves en avaient été établies sans tarder, mais la revue naissante traversait une crise. Peu avant la date programmée de sa parution, Gide reçut une lettre de Maurice Raynal, un poète de vingt-et-un ans, qui se consacrait lui aussi à ce projet de publication : « J'ai le regret de vous confirmer que par suite de la rupture survenue entre M^r Fort et moi, la *Revue des Arts lyriques* ne paraîtra pas. Néanmoins, on vient de m'assurer qu'elle paraîtra quand même, sans moi. / Je tiens donc à vous signaler, mon cher Maître, que M^r Fort s'étant emparé, sans mon assentiment, de votre manuscrit dont j'étais responsable, pour vous le retourner paraît-il, je n'en répondrai que si vous le voulez bien et si la *Revue* paraît sous ma direction. » Et le jeune homme continuait : « Je ne sais ce que M^r Fort vous a écrit. Je crois néanmoins que si toutefois cela vous intéresse vous ne me jugerez pas sans m'entendre. / J'attendrai donc de vous, cher Maître, si vous le permettez un mot pour que je sache si vous m'avez retiré votre manuscrit. / Cet accident me semble regrettable puisqu'il m'empêche de fonder une *Revue* qui aurait pu être belle et qui, si elle paraît sans moi, ne peut durer¹. »

Pourquoi Raynal, très jeune et peu expérimenté, insiste-t-il à ce point sur son droit de direction ? Il avait proposé à Fort de mettre à sa disposition, pour la fondation et le lancement de la revue, la somme de quatre-vingt-dix mille francs, une partie du capital qu'il venait d'hériter de son père, ancien financier et ministre des Travaux publics². Mais rapidement, les deux hommes s'étaient trouvés en désaccord ; ils avaient eu des mots, et Raynal était parti pour ne plus reparaître³. De retour de Cuverville où il avait passé quelques jours, Gide, surpris de la nouvelle imprévue, s'empressa de demander des renseignements auprès de Fort :

1969) qui l'aidait comme secrétaire de la rédaction se rappelle dans ses *Souvenirs sans fin* (Paris : Gallimard, 3 vol., 1955-61, t. I, p. 195) qu'on pensa d'abord à *Revue des Œuvres lyriques* ou *L'Œuvre lyrique*, avant d'arriver, par *Le Recueil*, au titre définitif *Vers et Prose*...

¹ Lettre à Gide, datée du 8 février, BLJD γ 749.1, inédite. Après ses activités littéraires, Maurice Raynal (1884-1954) deviendra critique et historien d'art, en nouant des relations amicales avec Picasso, Braque, Chagall, Fernand Léger, etc.

² Voir Salmon, *op. cit.*, t. I, p. 192.

³ Souvent on affirme à tort que « Maurice Raynal soutenait financièrement le mouvement *Vers et Prose* » (préface de Pierre Daix au livre de David Raynal, *Maurice Raynal. La Bande à Picasso*, Paris : Éd. Ouest-France, 2008, p. 7).

13. — ANDRÉ GIDE À PAUL FORT ¹

[Paris, jeudi 9 février 1905.]

ai écrit à Paul Fort – 9 février 1905

Mon cher Fort,

Je corrigeais les épreuves que vous m'aviez renvoyées. Que se passe-t-il ? Que s'est-il passé ? Il m'est revenu brusquement que la revue cessait de devoir paraître. En attendant de vous quelque renseignement, je suspens les corrections de mes épreuves et vous prie de ne point faire paraître mon texte sans mes corrections.

Croyez-moi bien cordialement.

A. Gide.

Pour expliquer les circonstances, Fort s'était déjà rendu chez Gide pendant son absence ; à réception de sa missive, il lui envoie André Salmon ², avec la lettre suivante :

14. — PAUL FORT À ANDRÉ GIDE ³

[Paris,] *Jeudi* [9 février 1905].

¹ Autogr., BLJD γ 749.1, lettre copiée dans la marge de la lettre précitée de Raynal.

² Fort, rencontré en 1903 aux soirées de *La Plume*, avait introduit ce jeune poète de talent dans son cercle de la Closerie des Lilas. Et celui-ci racontera sa fonction dans *Vers et Prose* comme suit : « Secrétaire de la rédaction chargé de collecter de la copie, d'abord payée, ensuite donnée, je me souviens d'une de mes premières visites. Chez André Gide, au boulevard Raspail, presque à la hauteur de la rue du Bac. J'ai le souvenir d'un vaste appartement assez obscur pour le retrouver, dans ma mémoire, à l'entresol. André Gide était attendu. Il ne pouvait tarder. On m'introduisit dans une pièce spacieuse, le salon sans doute. Pour m'accueillir, une dame dont la bonne grâce triomphait aisément de la sévérité naturelle s'éloigna d'une sorte de lutrin sur lequel elle était penchée et où elle lisait dans une grande Bible. / André Gide fut tout sourire, tout roucoulement, souvent inintelligible, tout ce qu'il laissait percevoir de son propos précipité me parut bien encourageant. Il me parla tendrement de Paul Fort et me posa force questions sur mes travaux personnels. » (Salmon, *op. cit.*, t. I, pp. 195-6).

³ Autogr., BLJD γ 519.19, 1 double f., écrite recto-verso (3 pp.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée.

Mon cher André Gide,

Recevez, je vous prie – le voici – M^r André Salmon ; il vous dira comme quoi, tous, Griffin, Schwob, Régnier, Quillard, Merrill, Van Lerberghe, cela leur était impossible de ne pas me suivre dans la nouvelle présentation de notre recueil. M^r Raynal ne veut plus faire de revue ; et, pendant votre absence, nous avons pu réunir les soutiens matériels et les appuis moraux, pour l'établissement d'un recueil trimestriel – qui, je m'en réfère à Griffin et Schwob, – exige la présence de ce même beau texte que vous m'avez confié. C'est moi, c'est nous, qui avons tout rétabli – et, chose délicate, matériellement rien ne sera changé, touchant les conventions établies entre les rédacteurs choisis, et moi, – décidément. Les choses restent les mêmes dans le principe, sauf : recueil trimestriel et de luxe ; nombre de pages plus grand (120 au lieu de 80) ; et, en tout, plus grand souci de stricte moralité littéraire. Mais aucun souci matériel surtout – ou je ne vous écrirais que pour vous dire que j'abandonne¹.

Votre affectueux ami.

Paul Fort.

M^r André Salmon, l'excellent poète que vous connaissez, vous porte cette lettre, vous dira que deux fois je me suis présenté chez vous, que vous étiez absent (ce que vous savez) et que tout le monde est en peine de vous si, égoïstement, nous devons croire que ce beau recueil est le représentant luxueux, sans doute, mais effectif de notre effort commun et de nos écrits divers. Pensent ainsi, vous attendant, ou plutôt attendant votre approbation, Griffin, Schwob, Régnier, Barrès, Merrill et, quoi ! votre ami, celui qui signe plus haut !

Nul doute que Gide avait compris la situation de Fort et lui avait promis de continuer sa coopération : son « Bou Saada » paraît dans le premier tome de la nouvelle revue, avec les textes de Francis Vielé-Griffin, Marcel Schwob (posthume, car l'auteur était décédé tout récemment, le 26 février), Henri de Régnier, Émile Verhaeren, Jean Moréas, Maurice

¹ Fort promettait d'abord de payer à ses collaborateurs, mais sa situation pécuniaire ne le permettra pas facilement. Voir par exemple la lettre de Mockel à Van Lerberghe, datée du 13 juin 1906 (Charles van Lerberghe, *Lettres à Albert Mockel (1887-1906)*, éd. Robert Debever et Jacques Detemmerman, Bruxelles : Éd. Labor, 2 vol., 1986, t. I, p. 425).

Maeterlinck, Albert Mockel, etc. Et son échange de lettres avec Fort sera centré pendant quelques années sur la direction de cet organe de tradition symboliste.

*

Après cet état de choses, la revue trimestrielle *Vers et Prose* fut enfin créée sous la direction de Fort, qu'assistait Salmon comme secrétaire et gérant (c'est-à-dire responsable juridique)¹ ; le premier « tome », daté de mars-avril-mai 1905, parut courant mars. Le titre définitif de la revue avait été proposé par Pierre Louÿs et de suite approuvé par les principaux collaborateurs ; il offrait en effet « le double avantage d'une allusion discrète à Mallarmé et d'une simplicité qui convenait au caractère anthologique² » que Fort voulait donner à sa nouvelle revue. Et la couverture affichait pour devise : « “Défense et Illustration” de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie », devise dont l'esprit était ainsi précisé (p. 5) :

Vers et Prose entreprend de réunir à nouveau le groupe héroïque des poètes et des écrivains de prose qui renouvèrent le fond et la forme des lettres françaises, suscitant le goût de la haute littérature et du lyrisme longtemps abandonné.

Pour mieux affirmer que leur œuvre demeure impérissable, à leurs côtés prendront place ceux d'entre les jeunes écrivains qui, sans abdiquer leur neuve personnalité, peuvent se réclamer d'aînés initiateurs.

Aux œuvres inédites s'ajouteront de rares pages anthologiques n'ayant pas encore été réunies en volume et choisies entre toutes.

Ainsi se continuera le glorieux mouvement qui prend ses origines aux premiers jours du Symbolisme, ainsi pourra être réalisée l'œuvre littéraire la plus significative et la plus noble et tel sera l'unique effort de *Vers et Prose*.

Le numéro d'inauguration fut si favorablement accueilli³ qu'on dut en tirer « une énorme seconde édition ». Encouragé par ce prompt succès qu'il fallait assurer encore, Fort demanda de nouveau à Gide sa collaboration :

¹ Salmon restera le « gérant » de la revue jusqu'à ce que Fort le remplace à partir du tome XVI (daté de décembre 1908-mars 1909).

² M. Décaudin, *op. cit.*, p. 181.

³ Dans la presse aussi : surtout le *Mercure de France* (15 avril 1905, pp. 594-5) et *L'Ermitage* (même date, p. 256) n'ont naturellement pas oublié de célébrer la naissance de leur confrère.

15. — PAUL FORT À ANDRÉ GIDE ¹

Paris, le [lundi] 5 Juin 1905.

Mon cher ami,

Je serais très content si vous vouliez bien consentir à nous donner plusieurs autres belles pages, qui seraient imprimées en excellente place dans le tout prochain Tome II de Vers et Prose. Avez-vous une suite à « Bou Saada », qui eut un succès des meilleurs ?

Voici ce qu'en dit Arthur Symons, dans le n° du 3 Juin de The Outlook, importante revue anglaise :

« A rare writer, M. André Gide, who I am afraid is not as well known in England as he should be, has a dozen pages of notes on the desert, full of savour and subtlety. What a picture, and how much more than a picture, in these lines : “Sous la lumière immodérée, le mirage à présent s’amplifie, etc., etc...” M. Gide is one of those writers who, even in prose, obtain the quality of poetry : they let you overhear them, and what you overhear is a kind of thinking aloud ². »

... Une suite à ces Notes de Voyages, ou telle œuvre (ou fragment d'œuvre) qui vous conviendra, me ferait fort plaisir, car le Tome II (Juin 1905) sera très beau – moins, si vous ne consentez à la prière de votre admirateur fidèle et affectueux ami

Paul Fort.

Peut-être voulez-vous l'adresse d'Arthur Symons, bon critique, bon poète, qui vous aime ? La voilà :

134 Lauderdale Mansions, Maida Vale, London W. (adresse particulière)

ou bien encore :

Rédacteur à

The Outlook

109 Fleet Street, London E. C.

¹ Autogr., BLJD γ 519.9, 1 double f., écrite au recto seulement (2 pp.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée.

² Symons, « A New French Quarterly [Vers et Prose] », *The Outlook (A Weekly Review of Politics, Art, Literature and Finance)*, vol. XV, n° du 3 juin 1905, p. 797. Arthur Symons (1865-1945), à la fois poète, essayiste, critique et traducteur francophone, était abonné à *Vers et Prose* depuis sa création (voir la liste des 445 premiers abonnés publiée dans le tome II, feuilles vertes en fin de fascicule, p. 2). De lui, la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet conserve 5 lettres à Gide (pour la période s'étendant de 1902 à 1923), mais on n'y trouve aucune mention relative à cet article sur « Bou Saada ».

À cette lettre, Gide répond de Cuverville, où il est depuis le 6 juin, en proposant un nouvel article :

16. — ANDRÉ GIDE À PAUL FORT ¹

Cuverville, par Criquetot-l'Esneval (Seine-Inférieure).
[Juin 1905.]

[Gide fait savoir à Paul Fort qu'il donnera peut-être un nouveau manuscrit pour le second numéro de *Vers et Prose*. Il s'informe de la date à laquelle il devrait l'envoyer ; cet article pourrait d'ailleurs paraître dans le numéro suivant. Gide regrette de ne pas avoir rencontré son correspondant à Paris et annonce son retour assez proche ². Il le remercie de lui avoir fait connaître un article de Symons et signale que *Vers et Prose* a un grand succès en Allemagne.]

Le contenu de cette lettre pourrait être complété par la réponse de Fort dont nous possédons le texte entier :

17. — PAUL FORT À ANDRÉ GIDE ³

[Paris,] *Lundi 19 Juin 1905.*

Mon cher André Gide,

Je vous remercie d'agir si agréablement en Allemagne, par causerie ou par lettres, et pour le meilleur bien de notre recueil Vers et Prose ⁴. Une influence, à moi, pour ce pays, s'était en effet démontrée : je sais que c'est la vôtre. Merci de tout cœur, d'abord en raison de ceci, ensuite parce que je sens dans votre lettre que vous m'avez compris et qu'il est bien de m'aider – je ne fais rien que pour l'Art.

¹ Lettre autogr. signée, 1 f., écrite au recto seulement (1 p.), sans enveloppe conservée. Description donnée dans le catalogue de la *Bibliothèque de Madame Louis Solvay*, Bruxelles : Bibliothèque royale de Belgique, t. III [1966], p. 136.

² Il sera de retour à Paris vers le 27 juin.

³ Autogr., BLJD γ 519.10, 1 double f., écrite recto-verso (3 pp.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée.

⁴ Dans la liste des premiers abonnés, on trouve les noms de quatorze Allemands, parmi lesquels Harry Kessler à qui Gide dédia le texte de sa conférence à Weimar en 1903 : *De l'Importance du public*.

*Vous me demandez, mon cher ami, quels noms illustreront ce second tome. Voici : Francis Vielé-Griffin, Claudel, Bourges, Hofmannsthal, Jammes, Merrill, Ernest Dowson, Moréas, Barrès (je l'attends : il m'a promis), Oscar Wilde, Saint-Pol-Roux*¹. *Vous êtes le plus illustre représentant de ma génération à moi : je vous admire et je vous aime et je désire infiniment que vous preniez – à la place qui vous est due – part à ce recueil.*

Le succès trop prompt de Vers et Prose m'a empêché d'ouvrir la « caisse » aux rédacteurs. Il m'a fallu tirer une énorme seconde édition du 1^{er} tome. À Paris, je vous montrerai les chiffres. – Les frais de lancement ont été considérables ; réclames partout dans les bulletins bibliographiques de l'Étranger et de la France, et les timbres et les timbres. Il nous faut compter encore un mois, avant de pouvoir songer à quelque paiement littéraire – ou nous résoudre à ne pas réussir. Et c'est le succès.

*Non, mon cher André Gide, il ne sera pas trop tard Mercredi, Jeudi, voire Vendredi *, pour que j'aie le plaisir de recevoir de vous une œuvre, – un fragment d'œuvre... Une œuvre ! Tous, nous en serons contents.*

Croyez-moi votre admirateur très fidèle et votre « camarade » affectueux, et veuillez présenter, je vous prie, à Madame André Gide, l'expression de mes hommages respectueux auxquels Madame Paul Fort ajoute sa déférente sympathie et ses meilleurs souvenirs.

Paul Fort.

P. S.

*Raymond Poincaré vient de s'abonner*². *Je ne sais par qui. Serait-ce*

¹ Ce tome II, daté de juin-août 1905, paraîtra probablement en juillet (voir le compte rendu des deux premiers tomes, dans *Antée*, 1^{er} août 1905, pp. 144-6) ; constitué de 220 pages, il sera le plus volumineux tome de la revue qui en comptera 36 jusqu'à sa disparition en 1914. Parmi les contributions énumérées, celles d'Élémer Bourges, Hofmannsthal et Wilde n'y paraîtront finalement pas, tandis qu'on lira les textes d'une quinzaine d'autres collaborateurs, dont P. Adam, Mockel, Golberg, Salmon, Klingsor, T. de Visan, Ghéon, Fort...

² Le nom de Raymond Poincaré (1860-1934), homme d'État français, président de la République (1913-1920) et président du Conseil à trois reprises, figure effectivement dans la liste des abonnés de *Vers et Prose* arrêtée au 15 décembre 1905 (t. IV, feuilles vertes en fin de fascicule, p. 5). En juillet 1929, Gide lui enverra son *Voyage au Congo* et recevra de lui une lettre « très aimable », estimant sans réserve « l'attitude de Gide [qui] n'a pas été sans influencer les décisions de la Chambre à propos des choses coloniales » (*Journal*, éd. Éric Marty et

par vous ?

Au fait, – je n’ai pu, bien contre mon gré, vous répondre plus tôt. J’ai filé, vous le dirai-je, un mauvais coton toute cette semaine. Je vous assure que mon brave corps est un vrai brave. Alerte aujourd’hui.

24 rue Boissonade, Paris.

** limite extrême.*

Cette fois, malgré sa volonté, Gide n’arrive pas à confier un manuscrit à *Vers et Prose*, ayant donné la priorité à *Antée* et à *L’Ermitage*¹ ; d’ailleurs, il aurait préféré avancer « chaque jour de quelques lignes² » sa *Route étroite* (future *Porte étroite*)...

C’est six mois plus tard que Fort, en récapitulant la première année de sa revue favorablement accueillie, prie Gide d’assister à une prochaine réunion des principaux collaborateurs pour promouvoir un nouveau développement. Sa lettre est ici écrite (ou plutôt copiée) de la main d’André Salmon :

18. — PAUL FORT À ANDRÉ GIDE³

Paris, [vendredi] 24 novembre 1905.

Mon cher ami,

Bientôt Vers et Prose entrera dans sa seconde année. Grâce au dévouement, au généreux effort, à la fière contribution de tous, notre recueil a obtenu, matériellement et moralement, plus qu’il n’attendait du succès ordinairement réservé à une aussi lyrique entreprise.

Ce premier succès, précisément, nous commande une plus grande prudence en nous imposant le devoir d’assurer pour une longue période

Martine Sagaert, Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2 vol., 1996-97, t. II, p. 138 ; [Maria Van Rysselberghe], *Les Cahiers de la Petite Dame*, éd. Claude Martin, Paris : Gallimard, 4 vol., 1973-77, t. II, p. 23).

¹ « Feuillet (Juillet, Août, fin Septembre 1904) », *Antée*, 1^{er} juillet 1905, pp. 66-8 ; « *Au service de l’Allemagne* par Maurice Barrès », *L’Ermitage*, 15 juillet 1905, pp. 41-4 ; « *Le De Profundis* d’Oscar Wilde », *ibid.*, 15 août 1905, pp. 65-72.

² *Journal*, t. I, p. 466.

³ Autogr., BLJD γ 519.11, 1 double f., écrite au recto seulement (2 pp.) à l’encre noire, sans enveloppe conservée. André Salmon copiait souvent des lettres de Paul Fort en plusieurs exemplaires, en imitant la signature même de celui-ci.

la fortune d'une œuvre à laquelle les meilleurs d'entre nous se sont si fermement attachés.

Nous avons conçu le projet d'établir Vers et Prose sur une base plus ferme qui permettrait non seulement la plus large diffusion de ce recueil nécessaire mais encore le paiement régulier des collaborateurs. Toutefois, nous ne voulons rien entreprendre sans avoir votre avis.

Vous nous feriez un très grand plaisir, mon cher ami, si vous vouliez bien assister à la réunion préliminaire qui aura lieu chez M. Francis Vielé-Griffin (16, quai de Passy) le lundi 27 novembre, à 3 heures.

Nous tenons particulièrement à votre opinion et nous espérons que vous ne voudrez pas nous en priver.

Croyez, mon cher ami, à mes sentiments affectueux et dévoués et à ma fidèle admiration.

Paul Fort.

Sont conviés à cette réunion : M.M. Émile Verhaeren, Jean Moréas, Maurice Maeterlinck, Albert Mockel, Paul Claudel, Paul Adam, Stuart Merrill, Tristan Klingsor, Robert de Souza, André Fontainas, Henry Delormel, Tancrède de Visan et André Salmon.

Trois jours après la réunion chez Vielé-Griffin, Fort adresse à Gide une nouvelle lettre, qui permet de savoir que ce dernier, ne pouvant se rendre à la réunion, lui avait envoyé ses avis par la poste :

19. — PAUL FORT À ANDRÉ GIDE ¹

Paris, [jeudi] 30 novembre 1905.

Mon cher ami,

À la suite des quelques vues excellentes échangées l'autre jour chez Griffin, touchant l'avenir de Vers et Prose, et particulièrement d'une opinion exprimée par vous et que j'approuve entièrement, nous avons résolu de remplacer, en ce qui concerne le choix des textes pour le numéro quatre, à paraître incessamment, la quantité par l'extrême qualité. J'espère que vous approuverez à votre tour cette décision, qui non seulement nous permettra de finir superbement la première année de Vers et Prose,

¹ Autogr., BLJD γ 519.12, 1 double f., écrite recto-verso (3 pp.) à l'encre noire (de la main d'André Salmon, y compris la signature de l'expéditeur), sans enveloppe conservée.

mais encore de ne pas charger outre mesure notre budget avant le renouvellement ¹.

Notez que nous n'avons jamais promis à nos abonnés plus de 124 pages et qu'en tous cas, vu les sacrifices que nous nous sommes déjà imposés, personne ne trouvera mauvais que de temps en temps nous donnions un numéro moins compact, et surtout si nous en faisons un recueil anthologique admirable et rare.

En somme, n'est-ce pas ce que nous devrions toujours faire ? Et Vers et Prose qui, en effet, peut devenir une force entre nos mains, ne s'en soutiendrait que mieux.

Le nombre des auteurs dont nous nous proposons, cette fois, de réunir les œuvres sera donc extrêmement limité. J'y vois, et nous prions à ce sujet : vous-même, d'abord, mon cher Gide, Henri de Régnier, Émile Verhaeren, Maurice Barrès, Paul Claudel, Francis Vielé-Griffin, Jean Moréas, Remy de Gourmont, Charles Van Lerberghe, Francis Jammes, Maurice Maeterlinck ². *Voilà.*

Il est indispensable que ce quatrième tome – et j'espère bien aussi la plupart de ceux qui suivront – soit tout à fait représentatif du « génie littéraire » de l'époque et de notre effort.

Je ne doute pas, mon cher Gide, de votre bonne réponse, non plus que de celles des maîtres précités. Je vous prierai seulement de consentir à nous envoyer votre texte d'ici une douzaine de jours ; le tome quatre paraîtrait ainsi beaucoup plus tôt que je ne l'avais pensé d'abord, et voici pourquoi : j'ai calculé qu'il me fallait un mois entre la parution du quatrième Vers et Prose et le renouvellement de l'abonnement pour préparer, avec toutes les chances de réussite, ce dernier (travail long et compliqué).

Croyez, mon cher Gide, à la profonde affection de votre admirateur.

Paul Fort.

— Reçu de Barrès, de Maeterlinck, de Stuart Merrill, de Jean Moréas, Claudel et Adam des mots approuvant à l'avance nos décisions et nous assurant de leur attachement à l'œuvre commune, entreprise au seul nom

¹ Effectivement le tome IV (daté de décembre 1906-février 1906), constitué de 150 pages, sera moins copieux que les deux tomes précédents (220 et 172 pp.), tout en reproduisant comme « page d'anthologie » *La Soirée avec Monsieur Teste* de Valéry.

² Parmi les auteurs cités, les collaborations de Régnier, Barrès et Claudel seront reportées au tome V, celle de Van Lerberghe au tome VI.

de l'Art.

— *Connaissez-vous Jean de Gourmont qui sur vous prépare une ample étude destinée à Vers et Prose*¹ ? *Je la lui ai demandée.*

La réponse de Gide n'est pas conservée, mais il doit avoir écrit à Fort sans tarder, sans doute pas à propos de sa propre collaboration, mais pour lui proposer un extrait de *L'Église habillée de feuilles* de Jammes. Car on connaît l'existence d'une autre lettre de Fort écrite le surlendemain sur le même sujet :

20. — PAUL FORT À ANDRÉ GIDE²

[*Paris, samedi*] 2 décembre 1905.

[Une lettre autographe signée de Paul Fort, relative à la publication de *L'Église habillée de feuilles* de Francis Jammes dans *Vers et Prose*, 1 page 1/2 in-8.]

Après sa lecture de cet ouvrage chez Arthur Fontaine en présence de Claudel (30 novembre), Gide, toujours prié par Jammes lui-même, s'est chargé d'en publier des extraits dans *Vers et Prose* ainsi que dans le *Mercure de France*³.

Quelques jours plus tard, il aurait écrit à Fort, cette fois pour lui proposer « Alger » (un autre morceau de son futur *Amyntas*), mais non de son plein gré ; il confesse son amertume au poète d'Orthez : « J'ai dû,

¹ Jean de Gourmont (1877-1928), frère cadet de Remy. Son « ample étude » sur Gide n'a finalement pas paru. Gide ne cachera pas sa méfiance à l'égard de ce critique, dans une lettre à Jammes du 26 avril 1906 : « Jean de Gourmont m'aborde, il y a quinze jours : “*Vers et Prose* m'a chargé d'écrire un article sur vous, une étude... Je suis extrêmement embarrassé.” Pour qu'il le soit encore davantage, je ne lui ai pas envoyé *Amyntas*. » (*Correspondance Gide - Jammes, op. cit.*, p. 234); ce qui n'empêchera cependant pas Gourmont de rendre compte du même volume dans le *Mercure de France* du 15 août 1906 (pp. 583-5).

² Description donnée dans le *Catalogue de livres et manuscrits provenant de la Bibliothèque de M. André Gide*, Paris : Édouard Champion, 1925, item n° 169.

³ Voir les extraits des trois lettres de Jammes à Gide, des 9-10 décembre 1905, *même réf.* Ajoutons que le *Mercure de France* ne publiera finalement pas cet extrait en revue, mais le recueil entier en volume à la fin de mars 1906.

sur l'insistance de Paul Fort, en découper encore quelques pages pour *Vers et Prose* ; à cette place de devanture qu'il leur a donnée, elles me paraissent encore plus insignifiantes. Je me dis, pour me remonter, que, débitées ainsi en fragments, mes *Nourritures* n'eussent pas paru signifier davantage. Tant pis ¹. » Mais, bien entendu, cela ne regarde pas le directeur de revue, qui le remercie vivement de sa nouvelle collaboration :

21. — PAUL FORT À ANDRÉ GIDE ²

*18 rue Boissonade
(nouvelle adresse).*

[Paris, lundi] *11 Décembre 1905.*

Mon cher ami,

Naturellement je serai chez moi Jeudi toute la matinée. Je suis impatient de lire les pages que vous destinez à notre prochain Vers et Prose et je souhaite qu'elles soient nombreuses.

La compagnie sera excellente : j'ai déjà reçu les réponses et les textes de

Maurice Maeterlinck (Longue étude sur Charles Van Lerberghe ³)

Émile Verhaeren (L'Orage, un grand poème)

Francis Vielé-Griffin (Les Larmes de Mélissa, id.)

Jean Moréas (Sur Ronsard, importante prose vraiment ⁴)

Stuart Merrill (Le Roi fou, long poème ⁵)

Vous m'annoncez :

Francis Jammes

J'attends les réponses de Régnier, Barrès, Adam. — Hélas ! Paul Claudel est désolé de n'avoir aucun texte possible, dit-il. Entre nous, il m'a confié son regret d'avoir laissé publier par L'Occident les poèmes que vous connaissez ⁶. Il en était pourtant de fort beaux. Mais après Les

¹ Lettre à Jammes du 15 février 1906, dans leur *Correspondance*, op. cit., p. 233.

² Autogr., BLJD γ 519.14, 1 double f., écrite au recto seulement (2 pp.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée.

³ « Charles Van Lerberghe et *La Chanson d'Ève* » (t. IV, pp. 21-9).

⁴ Ce texte sera remplacé par les notes du même auteur sur la *Vie de Napoléon* de Stendhal (« Napoléon jugé par deux femmes », pp. 34-43).

⁵ « Poèmes royaux » (pp. 112-7) composés de quatre poèmes, dont « Le Roi fou ».

⁶ Il s'agit de « Paroles pour la Musique », trois poèmes parus dans *L'Occident*

Muses ¹...

Vers et Prose *reproduira, comme page anthologique, dans ce numéro :*

La Soirée avec M. Teste, *de Valéry.*

D'ici quelques jours nous pensons bien atteindre le chiffre de 900 abonnés. J'ai la conviction que lors du renouvellement de l'abonnement, bien loin d'être déçus... mais c'est ma conviction. –

Vous recevrez donc vos épreuves Lundi ou Mardi de la semaine prochaine.

Très affectueusement à vous.

Paul Fort.

445 abonnés dès le premier tome, plus de 700 pour le troisième, et dorénavant presque 900 ! Comme l'a fait remarquer M. Décaudin, ce succès rapide « n'était pas dû seulement à l'activité du directeur et du secrétaire de rédaction qui avaient personnellement écrit de nombreuses lettres à des souscripteurs éventuels ; il révélait aussi la transformation qui s'opérait dans la sensibilité littéraire : on ne repoussait plus en bloc le passé symboliste, les antagonismes qui avaient sévi depuis 1895 semblaient dépassés ². »

Au mois de janvier 1906, à l'approche imminente de la parution du quatrième tome (qui sera distribué aux abonnés probablement dans les premiers jours de février), Gide reçoit une lettre de Fort qui lui demande de corriger des épreuves en toute hâte à la place de Jammes :

22. — PAUL FORT À ANDRÉ GIDE ³

[Paris,] *Jeudi* [janvier 1906].

Mon cher ami,

Voici la plus grande partie de L'Église habillée de feuilles. J'en suis si pressé que je vous demande instamment de vouloir bien me retourner

d'octobre 1905, pp. 160-5.

¹ *Les Muses*, ode de Claudel parue dans le tome II de *Vers et Prose* (pp. 7-26), puis publiée en volume la même année à la « Bibliothèque de L'Occident ».

² M. Décaudin, *op. cit.*, p. 183.

³ Autogr., BLJD γ 519.15, 1 f., écrite au recto seulement (1 p.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée.

*les feuillets corrigés aujourd'hui même, avant 7 h 1/2 du soir. Il faut qu'à 8 heures je les retourne, avec leur mise en page, à Mayenne*¹.

Demain je vous enverrai par pneumatique la fin des poèmes de Jammes.

*Remarques : page 3, vers 6 est-ce bien fins-fonds ? — Page 8, dernière strophe, 2^{me} vers et 3^{me}. Le sens y paraît un peu faussé par un qui bizarre*².

Croyez-moi le plus affectueux de vos amis.

Paul Fort.

J'espère, d'ici deux ou trois jours, vous donner des « bonnes feuilles », de l'« Alger » admirable.

J'ai reçu un télégramme de Jammes. Le titre reste. On y ajoute : « Fragments ».

À la suite de la parution de ce quatrième tome (en tête duquel a été placé « Alger », malgré l'embarras de l'auteur), le directeur de *Vers et Prose*, célébrant les bons résultats de sa première année, demande à Gide une nouvelle contribution :

23. — PAUL FORT À ANDRÉ GIDE³

Paris, le [jeudi] 22 février 1906.

À Monsieur André Gide,

Mon cher ami,

Les résultats obtenus par Vers et Prose dans sa première année, ont beaucoup contribué à détruire cette légende de la prétendue indifférence

¹ L'impression de *Vers et Prose* était confiée à l'Imprimerie Jouve à Mayenne, créée en 1903 par l'éditeur parisien Henri Jouve dont le bureau était situé 15 rue Racine, VI^e (voir *infra*, lettre 34).

² Les vers qui concernent ces remarques sont : « ce souffle des fins-fonds des matins et des soirs » et, très probablement, « C'est Vous qui éclairez la nuit qui est dans mes yeux / et, sans Vous, chaque chose est insane et hagarde. » (t. IV, pp. 46 et 51 ; nous soulignons). Ils seront imprimés tels quels dans *Vers et Prose* ainsi que dans le volume édité au Mercure de France.

³ Autogr., BLJD γ 519.16, 1 double f., écrite au recto seulement (2 pp.) à l'encre noire (de la main d'André Salmon, y compris la signature de l'expéditeur), sans enveloppe conservée.

du public pour les œuvres de lyrisme. Ils vous sont dus en partie : ils le sont tout entiers à l'union et à l'enthousiasme des poètes et des plus fiers écrivains qui, de toute leur foi, ont vaillamment soutenu l'œuvre commune, permettant ainsi de ne point mentir à notre devise « Défense et illustration » de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie.

J'espère que vous continuerez à nous aider dans le noble effort entrepris. Ce serait pour nous une grande joie, mon cher ami, si vous vouliez bien honorer notre recueil de quelques pages, les plus nombreuses possible. Le tome V de Vers et Prose paraissant exactement le 15 mars ¹ nous vous serions infiniment reconnaissants de bien vouloir nous adresser le plus tôt que vous le pourrez le manuscrit que nous désirons de vous et qui nous permettrait de commencer superbement notre seconde année.

Permettez-moi, mon cher ami, de vous faire agréer l'expression de mon admiration fidèle la plus profonde et de mon amitié la plus affectueuse.

Paul Fort.

La demande de Fort n'a pas porté de fruits. La réponse de Gide n'est pas conservée, mais on peut supposer facilement la raison de ce résultat négatif : l'écrivain traversait alors une grave crise nerveuse qui, en passant par son acmé à la fin de mai (où il ira à Genève consulter le D^r Édouard Andréæ), persistera jusqu'au début de l'année suivante. De fait, en septembre encore il doit adresser à André Ruyters une lettre à la tonalité languissante : « J'allais un peu mieux ces derniers jours ; je retombe ; tu n'imagines pas jusqu'où j'étais descendu ; de là mon silence. [...] J'en mène encore bien peu large ; et chaque fois que je veux me remettre au travail, vertiges, insomnies, etc... me ramènent à la raison ². » Et le mois suivant à Christian Beck : « J'ai passé un été assez lugubre, la tête si fatiguée (de quoi ?) que je ne pouvais plus lire ni écrire ; à présent je vais mieux – mais écris encore avec peine et suis très loin encore du vrai travail ³ »...

Juste au moment où sa santé se détériore, lui arrive une lettre d'André Salmon :

¹ En réalité ce tome V de mars-mai ne paraîtra qu'en mai 1906 (voir le compte rendu paru dans le *Mercure de France* du 15 juin, pp. 600-3).

² *Correspondance Gide - Ruyters, op. cit.*, t. I, p. 253.

³ Gide - Beck, *Correspondance*, éd. Pierre Masson, Genève : Droz, 1994, p. 155.

24. — ANDRÉ SALMON À ANDRÉ GIDE ¹

Paris, le [mercredi] 16 mai 1906.

Mon cher Maître,

Mon ami Paul Fort et moi, sachant quel gracieux intérêt vous attache à Vers et Prose, n'hésitons pas, pour le bien de l'œuvre commune, à vous demander un nouveau service.

Vous nous feriez un très grand plaisir, mon cher Maître, si vous vouliez nous envoyer une liste (fût-elle courte : je sais bien que les amateurs des plus hautes manifestations de l'esprit sont rares) une liste de personnes auxquelles vous croyez pouvoir nous conseiller d'adresser notre recueil et que vous pensez susceptibles du désir de se compter parmi nos lecteurs.

Nous vous en aurions une vive reconnaissance. N'est-il pas vrai, mon cher Maître, que peut s'établir une aussi aimable complicité lorsque le projet ne tend à rien de plus criminel qu'à faire profiter et s'inquiéter d'Art noble et de Beauté les personnes désignées ?

Permettez-moi, mon cher Maître, tout en m'excusant de cette demande, de vous faire agréer l'expression de ma grande et fidèle admiration.

André Salmon.

Secrétaire de la Rédaction

Faute de documents qui puissent permettre de trancher, on ne peut dire avec certitude si Gide a communiqué à Salmon les noms de quelques-unes de ses connaissances. Sans doute que oui...

C'est sept mois plus tard, à l'approche de la fin de l'année, que le directeur de *Vers et Prose* s'adresse à Gide pour lui demander une nouvelle collaboration :

¹ Autogr., BLJD γ 781.1, 1 double f. écrite au recto seulement (2 pp.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée. Cette lettre est évidemment écrite sur un modèle à copier : on connaît par exemple une lettre de la même teneur, adressée par Fort à Jean Schlumberger en date du 2 août 1905 (BLJD Ms 16801, inédite).

25. — PAUL FORT À ANDRÉ GIDE ¹

Paris, le [jeudi] 6 Décembre 1906.

Mon cher ami,

Consentiriez-vous à prendre « la tête » dans notre prochain recueil, Tome VIII de Vers et Prose ? Vous ne l'avez prise qu'une fois, la tête. C'est trop peu !

Veillez, je vous prie, répondre à votre vieux-jeune camarade de lettres, à votre admirateur connu de vous et ami de toute son affection.

Paul Fort.

Le Tome VII de Vers et Prose a dû vous parvenir avant-hier, si la Poste fut fidèle ².

18 rue Boissonade, Paris (XIV^e).

À cette demande de Fort, Gide, bien que non encore sorti du « tunnel », s'efforce de répondre :

26. — ANDRÉ GIDE À PAUL FORT ³

[Paris, samedi 8 décembre 1906.]

[...] Je prépare un essai sur la Mythologie grecque (ou plus spécialement sur les Argonautes, id est : un « traité de l'héroïsme ») [...]. J'ai durant tout l'été, tout l'automne, été contraint de compter avec une cervelle si courbaturée, que je n'ose trop m'engager encore. [Il propose en attendant] un article sur « Barbey d'Aurevilly et Flaubert ». [...] Une grippe, de forme catarrheuse et sternutative m'a désolément empêché

¹ Autogr., BLJD γ 519.13, 1 double f., écrite au recto seulement (1 p.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée. Partiellement reproduite dans notre édition critique du *Retour de l'Enfant prodigue*, Fukuoka : Presses Universitaires du Kyushu, 1992, p. 18.

² Tandis que ce tome VII est daté de septembre-novembre 1906. Sauf à la toute première période, *Vers et Prose* ne paraissait parfois qu'au dernier mois d'un trimestre, voire plus tard.

³ Fragment reproduit dans le catalogue de la vente publique à l'Hôtel des Bergues (Genève, 9 juin 1984, item n° 139) puis, avec quelques variantes, dans un autre catalogue des enchères (organisées par la maison F. Dörling, Hambourg, 6-8 juin 1985, item n° 2991). Le premier catalogue donne, par erreur, « Rome » pour lieu d'expédition.

*d'aller vous rejoindre à ces derniers Magots*¹. [Il a lu son] *Henri III dans Vers et Prose*². [...]

Le projet de l'article promis ne semble cependant pas avoir eu la moindre suite et, en ce qui concerne l'autre, on sait qu'il ne devait jamais être conduit à son terme³. Et afin de boucher ce trou imprévu, paraît-il, *Vers et Prose* allait se contenter de rééditer, comme « page d'anthologie », *Les Poésies d'André Walter* dans son huitième tome (daté de décembre 1906-février 1907 et paru probablement au début de février)...

*

C'est *Le Retour de l'Enfant prodigue*, on le sait bien, qui a mis fin à une longue période de stérilité depuis l'achèvement de *L'Immoraliste*. Avant de présenter quelques lettres relatives à sa publication dans *Vers et Prose*, rappelons ici brièvement les étapes génétiques de la parabole gidiennne.

Après la première parisienne par Lugné-Poe en mai 1901, les représentations du *Roi Candaule* au public berlinois étaient prévues depuis 1904, d'abord au programme du Neues Theater dirigé par Max Reinhardt, puis dans l'annonce du Kleines Theater dont le célèbre metteur en scène céda la direction à Viktor Barnowsky l'année suivante. Et en ce mois de janvier 1907, devant la nouvelle de Berlin lui apprenant que l'on doit jouer sa pièce⁴, Gide hésite entre persévérer et se rétracter. Enfin il

¹ On ignore le détail de cette réunion au célèbre café Les Deux Magots à Saint-Germain-des-Prés.

² Voir *supra*, lettres 9 et 10.

³ Gide parle ici de « *Castor et Pollux ou le Traité des Dioscures* » qu'il ne commencera à écrire qu'en 1918 (voir *Journal*, t. I, pp. 1055 et 1061). Le fragment rédigé alors de ce traité paraîtra dans *La NRF* du 1^{er} septembre 1919 (pp. 481-7) sous le titre : « Considérations sur la mythologie grecque ».

⁴ Au Kleines Theater, et non pas au Neues Theater comme on l'affirme souvent d'après une lettre inédite à Marcel Drouin, dans laquelle Gide se réjouit « formidablement » de ce que « Le Neues Theater [lui] demande *Candaule* pour la saison prochaine » (Bibliothèque municipale de Rouen, Ms m. 275-8-122). Cette lettre, datée de « 7 juillet », porte une note postérieure « 1906 ? » fournie par Gide lui-même, mais un autre propos concernant la maladie aggravée et l'hospitalisation subséquente du peintre Henry De Groux (cf. Alain Goulet, *Giovanni Papini juge d'André Gide*, Lyon : Centre d'Études Gidiennes, 1982, pp. 29-35) atteste indubitablement qu'il s'agit d'une lettre écrite en juillet 1904. D'ailleurs

se laisse enlever par le peintre Maurice Denis à la dernière minute et calcule qu'il sera « à Berlin juste à temps pour passer [s]on habit et assister incognito à [s]a première ¹ ». Il arrive dans la capitale allemande le 20 janvier au soir. Il apprend alors au guichet du théâtre que *Candaule* n'est nullement prêt pour ce soir-là ni même pour plus tard. Le dramaturge français est-il mystifié ? Il envoie « lettres et télégrammes », mais en vain ; aucune réponse de la part de Franz Blei, le traducteur du drame. Comme on l'apprendra plus tard, celui-ci s'est rendu compte trop tard qu'on abandonnait la pièce et a laissé l'auteur venir à Berlin... En tout cas, la grande cause étant perdue, Gide « manque naturellement [...] d'énergie, et trouve drôle cette ridicule, d'ailleurs, mais ennuyeuse déconvenue ² ». De sorte que le but principal de son séjour doit être alors changé en visites de musées et galeries, ainsi qu'en reprises de contact avec ses admirateurs allemands (parmi lesquels Rudolf Alexander Schröder de l'Insel-Verlag et les époux Curt Hermann) et, notamment, avec Émile Haguenin, professeur de Littérature française à l'Université de Berlin, avec qui il entretient des relations épisodiques depuis une dizaine d'années. Et après quelques jours passés dans la capitale, Gide, un Baedeker à la main, visite les musées de Dresde, de Cassel, de Wiesbaden et de Mayence, avant de regagner Paris le 30.

Ces dix jours n'ont pourtant pas été perdus pour l'écrivain. Les toiles et les statues de la Renaissance italienne qu'il a vues au Musée Kaiser Friedrich de Berlin ont particulièrement retenu son attention : un *Jean-Baptiste* de Michel-Ange, « très Donatello, d'une excessive jeunesse », « un petit bois sacré, symétrique à peu près [...], où se rencontre un Christ enfant, un Baptiste à peine un peu plus âgé », un tableau de Dierick Bouts dans lequel « un donateur, agenouillé dans le coin de droite, fait pendant à la Madeleine ³ », etc... Certains passages de l'*Enfant prodigue* font un écho évident à ces notes de voyage, à commencer par son préambule dans lequel le narrateur se présente « comme un donateur dans le coin du tableau, [...] à genoux, faisant pendant au fils pro-

Reinhardt, ajoutons-le, avait quitté le Neues Theater en juin 1906 pour se consacrer à la direction du Deutsches Theater (voir Leonhard M. Fiedler, *Max Reinhardt*, Reinbek : Rowohlt Verlag, 1975, p. 141).

¹ André Gide - Jacques Copeau, *Correspondance (1902-1949)*, éd. Jean Claude, Paris : Gallimard, 2 vol., 1987-88, t. I, p. 224.

² Maurice Denis, *Journal 1884-1943*, Paris : La Colombe, 3 vol., 1957-59. t. II, p. 51.

³ *Journal*, t. I, pp. 558-9.

digue ».

La composition du récit ainsi « brusquement entrevue », Gide, dès le lendemain de son retour, se met à l'écrire et va l'achever pratiquement en « une quinzaine de jours » : « Pour la première fois l'exécution a suivi immédiatement la conception. J'avais peur, si je le couvais plus longtemps, de voir le sujet foisonner, se déformer ; enfin, j'étais las de ne plus écrire et tous les autres sujets que je porte présentaient trop de difficultés pour être traités aussitôt ¹ ». L'exceptionnel ne réside pas seulement dans la rapidité de la rédaction. Le 12 février, Gide pensait déjà à contacter les deux directeurs de revue qui s'occuperaient de la publication bilingue de l'*Enfant prodigue* : Fort de *Vers et Prose*, bien sûr, et Oscar Bie de la *Neue Rundschau* qui, un an plus tôt, lui avait demandé sa collaboration (avec quelque chose de « *nicht dramatisch, sondern erzählend oder essaistisch, oder satirisch* ² »). Ce projet sans précédent dans sa carrière, et conçu à la date où l'ouvrage était encore en chantier, prouve de façon claire que l'écrivain prévoyait l'aboutissement de son travail.

Le manuscrit autographe achevé vers le 20 février ³, Gide en fait établir au moins trois copies dactylographiées, au plus tard dans les tout premiers jours de mars, avant qu'il ne mette « huit jours » à réviser son texte, avec la collaboration alternative de Jacques Copeau et de Marcel Drouin ⁴. Et pendant ce temps, la responsabilité de la traduction est confiée à Kurt Singer, un étudiant de vingt ans, qui travaille depuis peu à la *Neue Rundschau* ⁵. Le dactylogramme est alors envoyé à Berlin deux fois successivement : d'abord à Bie, une copie sans retouches, puis à la mi-mars une autre soigneusement corrigée (mais comportant quelques menues variantes par rapport au texte donné à *Vers et Prose*), cette fois directement au traducteur qui venait de terminer une version provisoire ⁶.

¹ *Ibid.*, pp. 563-4.

² Lettre à Gide, Berlin, « 2 Mai » 1906, fragmentairement citée dans notre édition critique de l'*Enfant prodigue*, *op. cit.*, p. 24.

³ Par un billet du 21 février, Gide fait part de l'achèvement de l'ouvrage à son ami belge Christian Beck (leur *Correspondance*, *op. cit.*, p. 165).

⁴ Voir *Journal*, t. I, p. 564.

⁵ Kurt Singer (1886-1962) fit ses études, de 1904 à 1910, dans quelques universités (Berlin, Fribourg, Genève et Strasbourg) sur divers sujets. Attiré par ce jeune Juif allemand, Gide l'invitera en 1910 à Pontigny et, l'année suivante, accueillera de lui, dans *La NRF*, une brillante « Défense de la langue allemande » (n° 27, 1^{er} mars 1911, pp. 421-31).

⁶ Voir la lettre de Gide à Bie, s. d. [février-mars 1907], in Felix Paul Greve -

C'est à la suite de ces faits, un mois après la proposition de l'auteur lui-même, que le directeur de la revue française lui demande un rendez-vous pour la remise du manuscrit :

27. — PAUL FORT À ANDRÉ GIDE ¹

Paris, le [mardi] 12 Mars 1907.

Mon cher ami,

Je serais heureux de vous voir le plus tôt possible à Vers et Prose. Quel est votre jour ? et choisissez votre heure. Je suis à vous.

Le manuscrit, avec vos indications, de suite dirigé sur l'imprimerie, vous reviendra, accompagné des épreuves, dans le plus bref délai.

J'ai hâte de voir un ami, tel que vous surtout, qui me troublera délicieusement de sa présence, n'en ayant vu nul depuis ce coup de faux sur notre maison ².

Mon réconfort sera votre voix et vous-même que, décidément, au jour qui sera le vôtre, je choisis premièrement – et puis nous nous rendrons

André Gide, *Korrespondenz und Dokumentation*, éd. Jutta Ernst et Klaus Martens, St. Ingbert : Röhrig Universitätsverlag, 1999, p. 163 ; et celle de Singer à Gide, du 17 mars 1907, reproduite dans notre édition critique de *l'Enfant prodigue*, *op. cit.*, pp. 165-6.

¹ Autogr., BLJD γ 519.17, 1 double f., écrite au recto seulement (2 pp.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée. Intégralement reproduite dans notre édition critique de *l'Enfant prodigue*, *op. cit.*, p. 163.

² Dans les lettres connues de Fort, on ne trouve aucune allusion à ce qu'il veut entendre par « ce coup de faux sur notre maison ». Conjectures donc... Gide a vu Fort, à la mi-janvier, pour lui rendre les épreuves des *Poésies d'André Walter* que *Vers et Prose* allait rééditer dans le tome de décembre 1906 - février 1907 (voir *Journal*, t. I, p. 555), et à nouveau, quelque temps après le 12 février, très probablement pour lui dire son intention de confier *l'Enfant prodigue* à la même revue. Or, le numéro précité de *Vers et Prose*, qui ne parut que fin janvier ou début février (voir Jacques Rivière - Alain-Fournier, *Correspondance (1904-1914)*, nouvelle éd. par Alain Rivière et Pierre de Gaulmyn, Paris : Gallimard, 2 vol., 1991, t. 660), publia aussi « Odilon Redon, botaniste » de Francis Jammes. Les derniers mots de ce texte, semblant accuser Redon d'être « inconscient », causèrent tout de suite un « malentendu » entre ce peintre et le poète (voir Jammes - Arthur Fontaine, *Correspondance (1898-1930)*, éd. Jean Labbé, Paris : Gallimard, 1959, pp. 98 et 241). Peut-être, lors de la deuxième rencontre, Fort a-t-il parlé à Gide des éclaboussures qu'il aurait reçues de cette querelle.

tranquilles tout à l'instant, sur la belle « présentation » de votre œuvre.

Veillez me croire le plus obligé de vos amis et votre admirateur fervent.

Paul Fort.

18 rue Boissonade, Paris (XIV^e).

Au lieu de répondre par lettre, Gide se serait d'abord rendu rue Boissonade, mais Fort était malencontreusement absent ; confiant alors un message à sa femme, il lui fait parvenir la lettre suivante :

28. — ANDRÉ GIDE À PAUL FORT ¹

[Paris,] *Jeudi* [14 mars 1907].

Mon cher Paul Fort,

Ma copie est là toute dactylographiée déjà, et pourtant je vous demanderai de bien vouloir attendre à lundi [18 mars] pour la recevoir, car en la relisant j'y ai trouvé quelques incorrections qu'il est inutile que je laisse traîner jusqu'aux épreuves. Je vous apporterai donc l'Enfant prodigue lundi, vers deux heures.

Madame Paul Fort ² vous aura peut-être redit la petite difficulté qui s'élevait à propos de mon texte : calculant d'après la date du dernier N^o de Vers et Prose, j'ai pu promettre à la Neue Rundschau où mon essai, traduit, doit paraître dans le N^o de Mai, qu'il serait inédit encore, et paraîtrait simultanément dans Vers et Prose et chez elle. Il faut donc que je sois assuré que le prochain N^o de Vers et Prose ne paraîtra pas avant les premiers jours de Mai. Fixez-moi sur ce point essentiel, je vous en prie, en me répondant si je peux vous trouver rue Boissonade lundi.

*Le ton affectueux de votre lettre me touche et je serai heureux de causer avec vous. À bientôt. Croyez-moi
bien cordialement votre*

André Gide.

¹ Autogr., coll. particulière, 1 double f., écrite recto-verso (2 pp.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée. Intégralement reproduite dans notre édition critique de *l'Enfant prodigue*, op. cit., p. 164.

² Marie-Suzanne Fort (v. *supra*, lettre 7) sera toujours mariée au poète, même après qu'il aura connu, en cette année 1907, Marguerite Gillout, dite « Margot-mon-Page ».

À la mi-février, lorsque Gide avait proposé son nouvel essai à Oscar Bie, il manifestait son désir de le faire paraître « *avant mai* », dans « le N° d'Avril » de la *Neue Rundschau* ¹. Mais le travail ultérieur ayant nécessité un peu de délai, il visait dorénavant la publication bilingue en mai, en s'arrangeant cette fois pour que *Vers et Prose* ne paraisse pas avant terme. On en verra le résultat...

Le 14 mars, c'est-à-dire le jour même où il écrit à Fort, Gide annonce à Claudel son intention de dédier l'ouvrage à leur ami commun Arthur Fontaine : « J'ai pu me remettre au travail, qu'une fatigue sénile avait dû interrompre longtemps ; ai terminé un *Enfant prodigue* que je vous aurais dédié si je ne le dédiais à Fontaine ² ». Et effectivement, une dizaine de jours plus tard, les premières épreuves ayant été établies à *Vers et Prose*, il prend soin de les envoyer au préalable à ce dernier. Ému par « ce beau conte philosophique », Fontaine donne de bon cœur son accord sur cette dédicace qui lui est « un encouragement et une joie ³ ». Ainsi les préparatifs sont-ils terminés pour le moment. Au début d'avril, dès son retour d'un saut à Cuverville, Gide remet à Fort ses épreuves corrigées ⁴, probablement par la poste, avec la lettre suivante :

¹ Voir Franz Blei - André Gide, *Briefwechsel (1904-1933)*, éd. Raimund Theis, Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1997, p. 73.

² André Gide - Paul Claudel, *Correspondance (1899-1926)*, éd. Robert Mallet, Paris : Gallimard, 1949, p. 72. Arthur Fontaine (1860-1931) est haut fonctionnaire (directeur de l'Office du Travail, puis président du Bureau International du Travail) et grand lettré (ami de Mallarmé, Gauguin, Debussy, Samain, Claudel, etc.) ; il correspondait avec Gide depuis 1899. À propos de sa dédicace, Gide précisera après coup dans une lettre à Christian Beck : « Je [...] dédiais [*l'Enfant prodigue*] à Arthur Fontaine, ami et de Jammes et de moi, vivement intéressé par la "question religieuse" – à qui Jammes venait de dédier *Pensée des Jardins* avant son retour au catholicisme – et par manière de pendant. » (lettre du 2 juillet 1907, dans leur *Correspondance*, *op. cit.*, pp. 175-6).

³ Lettre pneumatique de Fontaine à Gide, Paris « jeudi » 28 mars 1907, fragmentaire citée dans notre édition critique de *l'Enfant prodigue*, *op. cit.*, p. 28.

⁴ Gide part pour Cuverville le 29 mars et est de retour à Paris le 3 avril. Dans sa réponse à Fontaine du 28 mars, il lui demande de venir rendre les épreuves « dès [s]on retour – c'est-à-dire jeudi matin [4 avril] » (Dossiers de la Correspondance générale d'André Gide, rassemblés et classés par Claude Martin [Centre d'Études Gidiennes, Tupin et Semons], n° 01303, inédite).

29. — ANDRÉ GIDE À PAUL FORT ¹

[Paris, ca jeudi 4 avril 1907.]

Mon cher Paul Fort,

Puis-je espérer des secondes épreuves ? Oui, n'est-ce pas, car vous tenez comme moi à ce que le texte soit parfaitement correct. Voici donc les premières, corrigées.

Je crois qu'il y aurait à : grossir les caractères du titre général – de manière à le différencier complètement des petits titres de dialogues.

Et pour ceux-ci (Enfant prodigue, Réprimande du Père, Réprimande du fils aîné, etc.) je les aurais peut-être souhaités en caractères à la fois grands et moins épais. — Enfin, peut-être (?) un peu moins de séparation entre les ... chapitres. Il importe qu'on sente du premier coup d'œil que ce ne sont pas des contes séparés – mais une suite.

Qu'auriez-vous pensé de ceci : mettre ces petits titres complètement sur la droite (non pas en marge pourtant, mais dans l'alignement du texte). Et dans ce cas il y faudrait des lettres passablement plus grandes – et beaucoup moins d'intervalle de chapitre à chapitre. Mais il me semble que ce serait très bien – très ce qu'il faut ².

Enfin, vous arrangerez cela pour le mieux, cher ami. Tout de même tâchez d'obtenir cette disposition que je vous propose.

*Au revoir. Je suis affectueusement
votre*

André Gide.

Ancien disciple de Mallarmé, Gide n'était pas moins attentif que Claudel à la mise en page de son texte ; ici comme ailleurs, il n'oublie pas la typographie. En particulier, on peut remarquer son intention de montrer très visiblement que les chapitres du récit constituent « *une suite* ». Car cette indication s'applique aussi au préambule, lequel, composé en mêmes caractères que les parties suivantes, doit se présenter comme l'énonciation par le *Je* fictif, et absolument pas par l'auteur lui-

¹ Autogr., coll. particulière, 1 double f., écrite recto-verso (3 pp.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée.

² Dans le texte préoriginal, les titres de chapitre seront finalement mis sur la gauche.

même ¹.

Entre-temps, comme il l'avait accepté, Gide aurait corrigé les épreuves de la traduction allemande ; et selon toute probabilité, c'est, conformément au programme, à la fin d'avril ou au début de mai, que cette version a paru dans la *Neue Rundschau*, sous le titre de *Die Heimkehr des verlorenen Sohnes*, avec une note de l'éditeur : « *Aus dem Manuskript übersetzt von Kurt Singer* », mais dépourvue de la dédicace à Fontaine ². En revanche, *Vers et Prose* commence à irriter l'auteur ; les deuxièmes épreuves du texte original ne veulent toujours pas sortir. Le 8 mai, il écrit à André Ruyters : « Il me tarde que tu puisses lire mon *Enfant prodigue*, mais *Vers et Prose* est en panne ³ ». De fait, ce n'est qu'une quinzaine de jours plus tard que lui arrivent ces épreuves :

30. — ANDRÉ GIDE À PAUL FORT ⁴

[Paris, ca mercredi 22 mai 1907.]

Mon cher Fort,

J'ai reçu hier la visite de M^r André Salmon, visite qui rendit inutile aussitôt la lettre que je venais de vous écrire ⁵.

Votre très sympathique ami (je parle d'André Salmon naturellement) doit revenir Samedi matin prendre mes épreuves corrigées. Il m'eût été assez simple de vous les renvoyer par la poste, mais je préfère laisser

¹ De fait, le manuscrit autographe ainsi que l'édition préoriginale, ne mettant pas le premier chapitre sur une bonne page, le font succéder tout de suite au préambule. Pour citer un exemple de la mésinterprétation sur la fonction de ce passage liminaire, une des éditions scolaires de l'*Enfant prodigue* publiées successivement en Allemagne au début des années 30 (celle-ci à Leipzig : Verlag von Quelle & Meyer, 1932) commet une grossière erreur en insérant, après le préambule, une brève introduction de l'éditeur... À propos du jeu subtil des deux *Je* – le *Je* comme « narrateur-personnage » et le *Je* comme « narrateur-artiste » –, voir notre édition critique, *op. cit.*, pp. 67-70.

² *Die Neue Rundschau*, mai 1907, pp. 596-608.

³ Leur *Correspondance*, *op. cit.*, t. II, pp. 18-9.

⁴ Autogr., coll. particulière, 1 double f., écrite recto-verso (3 pp.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée. Intégralement reproduite dans notre édition critique de l'*Enfant prodigue*, *op. cit.*, p. 168.

⁵ Cette lettre n'a pas été retrouvée, mais on peut supposer facilement que Gide vient de hâter la sortie des deuxièmes épreuves, en demandant aussi qu'on lui communique le sommaire du prochain tome de la revue.

venir les prendre quelqu'un que je ne reverrai pas sans plaisir. Pourtant veuillez lui dire qu'il tâche de venir un peu plus tôt que nous en étions convenus (il devait venir à 11 heures). C'est dès 10 heures que je l'attendrai, s'il veut bien – avant même – forcé que je serai de sortir vers 11 heures. Je ne sais son adresse pour l'avertir directement et vous prie de bien vouloir le lui dire de ma part. Ou, s'il ne peut si tôt Samedi, – alors, Dimanche matin.

Bien cordialement

André Gide.

Presque au même moment, Gide reçoit une carte de Fort, sans doute en réponse à la première de ses deux lettres successives :

31. — PAUL FORT À ANDRÉ GIDE ¹

[Paris, *ca* mercredi 22 mai 1907.]

Paul Fort

DIRECTEUR DE « VERS ET PROSE »

serait heureux de voir son ami André Gide à cette Exposition, qui par les envois de certains exposants l'intéresse particulièrement ².

Mon neveu vous envoie le sommaire du prochain recueil.

Vers et Prose ? Nous paraissent. Tout va excellemment bien.

18, Rue Boissonade, Paris.

À cette missive succède en effet celle de Robert Fort, qui assistait son oncle comme « secrétaire de l'administration » (et qui épousera plus tard Gabrielle Vallette, fille d'Alfred Vallette et de Rachilde) :

¹ Autogr., BLJD γ 519.26, 1 carte de visite à en-tête (et adresse) impr., écrite recto-verso (2 pp.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée.

² Fort se réfère sans doute à l'exposition de portraits à Bagatelle que Gide a visitée le 23 mai (voir *Journal*, t. I, p. 571). Mais on ignore s'il a vu Fort le même jour.

32. — ROBERT FORT À ANDRÉ GIDE ¹

Paris, le [vendredi] 24 Mai 1907.

Cher Monsieur,

Je m'empresse de vous transmettre ici même, le sommaire que vous désiriez connaître et que Monsieur Paul Fort vient de me communiquer.

Voici donc ² :

André Gide

Poèmes Chinois (Traduits par Herbert A. Giles professeur à Oxford)

Albert Mockel

Jean Moréas

Suarès

Stéphane Mallarmé

Tornouël

Émile Cottinet

Oscar Wilde

Stuart Merrill

Eugenio de Castro

Maurice de Noisy

Jean de Gourmont

— La collaboration de Hugo von Hofmannsthal est reportée au prochain tome ³.

¹ Autogr., BLJD γ 519.30, 1 double f., écrite au recto seulement (2 pp.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée.

² Afin d'éviter une annotation trop lourde, contentons-nous ici de donner de brèves notes sur ceux qui nous semblent être relativement moins connus. Herbert Allen Giles (1845-1935), diplomate et sinologue britannique : il modifia la romanisation du chinois développée par Thomas Francis Wade, ce qui produisit le système Wade-Giles. / Georges Tornouël, c'est-à-dire Robert de Souza (1864-1946) : poète symboliste et théoricien du vers-librisme. / Émile Cottinet (18..-1929), poète français : certains de ses poèmes furent mis en musique par Jacques Pillois et Pierre de Bréville. / Eugenio de Castro (1869-1944), poète symboliste portugais : Renard, Verlaine, Verhaeren, Kahn, Régner ont collaboré à la revue qu'il fonda à Coïmbra, *A Arte* (1895-96). / Maurice de Noisy (18..-19..), poète français : il collabora à de nombreuses revues du début du XX^e siècle, parmi lesquels *Les Guêpes* et *La Revue critique des Idées et des Livres* ; proche de Charles Maurras et des idées de l'Action française, il s'est tu après la Première Guerre mondiale.

³ La collaboration de Hofmannsthal sera encore renvoyée à plus tard, jusqu'au tome XII (daté de décembre 1907-février 1908).

Veillez croire, cher Monsieur, à l'expression de mon entier dévouement et de mes hommages respectueux.

Robert Fort.

Outre les contributions énumérées, on lira dans ce tome les textes de quelques autres collaborateurs, dont Apollinaire et Paul Fort (ballade intitulée « La Peste ») ¹.

Le vendredi 24 mai, veille du rendez-vous précédemment proposé, Gide, au lieu de faire venir Salmon, rapporte lui-même ses épreuves corrigées à *Vers et Prose* ². Après quoi, au début de juin, un mois après la traduction allemande, l'*Enfant prodigue* paraît enfin en tête du tome IX (aux pp. 5-28). Du texte original, il est fait aussi un tirage à part à 50 exemplaires (Paris : Édité par « Vers et Prose », s. d., une plaquette en feuilles sous couverture anonyme), qui constitue l'édition originale non mise dans le commerce ; et ces tirés à part étant arrivés dans ses mains vers le 24 ou 25 du même mois ³, Gide ne tarde pas à les envoyer à des amis soigneusement choisis au préalable.

*

À partir de la fin mai, Gide s'était renseigné sur la situation de quelques revues qu'il supposait en difficulté, dont d'abord *Vers et Prose*. Vielé-Griffin, par l'intermédiaire de Ghéon, l'avait chargé d'inviter Fort à « réviser le fonctionnement administratif de la revue » et de lui suggérer que sa situation pécuniaire ne serait améliorée qu'à cette condition. Gide, qui a donc vu Fort à la mi-juin, le trouve « tremblant comme un vieillard et bafouillant » par excès de ballades. Ghéon cherche à s'informer davantage auprès de Vielé-Griffin. La réponse est négative ; à lui aussi *Vers et Prose* paraissait « en mauvaise posture » (mais il s'en désintéresse, n'ayant pas pu intervenir à temps) ⁴... Effectivement, sa diffi-

¹ Mais après la parution de ce tome, Gide le jugera « piteux » (voir sa lettre à Ghéon du 17 juin, dans leur *Correspondance*, *op. cit.*, p. 675).

² Voir *Journal*, t. I, p. 572.

³ Une curiosité bibliographique : outre sa propre pagination (pp. 1-24), ce tirage à part laisse encore intactes deux coquilles évidentes (et une menue variante de ponctuation), ce qui montre bien qu'il a été établi avant l'impression de la version préoriginale ; sans doute seule la couverture a-t-elle été imprimée à une date postérieure, d'où le retard de son arrivée chez Gide qui l'« attend[ait] d'un jour à l'autre » (voir *Correspondance Gide - Ruyters*, *op. cit.*, t. II, p. 23).

⁴ Voir *Correspondance Gide - Ghéon*, *op. cit.*, pp. 674-5 ; *Correspondance Vielé-*

culté financière était si pressante que Fort a dû se résoudre à lancer une souscription spéciale. À titre d'exemple, lisons ici la lettre qu'il a adressée à un peintre anglais, abonné à la revue depuis sa création :

33. — PAUL FORT À ALAN BEETON ¹

VERS & PROSE

Marlotte, le [samedi] 24 Août 1907.

À Monsieur Alan Beeton

Cher Monsieur,

Dans quelques jours, Vers et Prose fera paraître son deuxième [sic, pour dixième] tome, second de l'année 1907-1908, avec la collaboration de M.M. Henri de Régnier, Maurice Barrès, Jean Moréas, Laurent Tailhade, Stuart Merrill, Ch. Van Lerberghe, Albert Mockel, etc.²

Vous avez été, cher Monsieur, l'un des tout premiers, à nous accorder votre estime et à comprendre de quelle importance pouvait être, sur les destinées de la haute littérature en France et en Europe, ce recueil uniquement consacré à la publication de nobles écrits, d'essais poétiques originaux et personnels.

Je viens, au nom de Vers et Prose, vous prier de nous rendre un service de quelques jours. Par suite d'une grave maladie qui m'a retenu à la chambre durant plus d'un mois, et notre secrétaire André Salmon étant par malheur souffrant de son côté, je n'ai pu effectuer encore qu'une faible partie du recouvrement des abonnements. Entré en convalescence, je reprends dès maintenant ce long travail nécessaire à la vie de notre œuvre qui, d'ailleurs, a obtenu matériellement et moralement plus que l'on ne pouvait attendre du succès ordinairement réservé à une aussi lyrique entreprise. Notre administration sera donc bientôt tirée de tout souci.

Griffin - Ghéon, éd. Catherine Boschian-Campaner, Paris : Honoré Champion, 2004, p. 153.

¹ Autogr., BLJD γ 519.27, 1 double f. à en-tête tamponné, écrite recto-verso (4 pp.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée. Le nom d'Alan Beeton (1880-1942), alors résidant à Londres, figurait dans la liste des 445 premiers abonnés (tome II, daté de juin-août 1905, feuilles vertes en fin de fascicule, p. 1).

² Les textes des écrivains énumérés paraîtront effectivement dans ce dixième tome (daté de juin-août 1907), sauf celui de Stuart Merrill. On y trouvera une dizaine d'autres contributions.

Mais, pour l'instant, nous nous trouvons vraiment gênés par les frais que nécessite rien que l'envoi de notre volume aux abonnés – trop nombreux dans ce cas. Et voilà que notre campagne risque d'être arrêtée, faute de pouvoir faire parvenir en temps utile, au moment où ils sont attendus, les numéros du prochain tome à nos souscripteurs. Ce serait nuire au succès de notre recueil et au renouvellement même des abonnements non touchés encore.

C'est pourquoi, cher Monsieur, nous avons conçu le projet de demander pendant un mois aux plus certains amis de Vers et Prose, à vous-même, aux plus rares qui se sont de suite intéressés à notre effort, une aide de 25 francs, – juste durant le temps nécessaire pour faire rentrer le montant de toutes nos souscriptions.

Dans l'espoir d'une réponse bienveillante, nous vous prions, cher Monsieur, d'agréer l'expression de notre profonde gratitude et de nos sentiments les plus distingués.

Paul Fort.

P. S. C'est de Marlotte, en Seine-et-Marne, où je suis en convalescence et où j'ai dû établir pour quelque temps encore mon quartier général, que le numéro tout prochain sera envoyé. Je me permets donc, cher Monsieur, de vous remettre ici mon adresse, qui est actuellement celle de Vers et Prose.

*Paul Fort
Directeur de Vers et Prose
Maison Pelletier
Grande Rue à Marlotte
(Seine-et-Marne) (France)*

Nous espérons, Monsieur, que vous avez bien reçu le 1^{er} livre auquel vous donne droit votre abonnement de deux ans. Vous trouverez une autre liste, dans le prochain numéro ¹.

*

¹ Effectivement, dans le tome X, sur une feuille volante, sera distribuée une liste des « volumes à choisir », avec cette annonce : « Nos Abonnés qui, durant les mois de septembre et d'octobre, nous procureront directement un abonné nouveau à l'année 1907-1908 de *Vers et Prose*, recevront, par retour du courrier et franco, sept volumes à choisir dans la liste suivante. — (Deux abonnements nouveaux donneront droit à quinze volumes). » Les volumes proposés, au nombre de vingt-et-un, sont tous des livres édités par E. Sansot ou au Mercure de France.

Pour les trois années suivantes, on ne connaît que trois lettres au total : une de Gide en 1908, deux de Fort en 1909 et aucune en 1910. Dans la première, Gide demande à Fort l'envoi de deux tomes de *Vers et Prose* (qu'il serait difficile d'identifier) :

34. — ANDRÉ GIDE À PAUL FORT ¹

Villa Montmorency. [Paris, mercredi 17 juin 1908.]

Mon cher Paul Fort,

Porteur du mot ci-joint, mon secrétaire ² court après vous depuis 3 jours de Racine à Boissonade en vain ³.

Aurez-vous l'obligeance de m'envoyer ici ces deux N^{os} que je souhaite ?

Bien affectueusement votre

André Gide.

17 juin 1908.

Au début de l'année 1909, quelque deux mois après la rupture immédiate avec le groupe d'Eugène Montfort, Gide allait faire renaître *La NRF* avec les cinq autres « pères fondateurs ». C'est à cette époque-là que Fort lui envoie deux lettres de suite pour l'inviter à dîner, ainsi que pour lui demander la remise prompte du manuscrit de *Bethsabé* :

35. — PAUL FORT À ANDRÉ GIDE ⁴

[Paris,] *Lundi* [18 janvier 1909].

Mon cher André Gide,

C'est en tête de notre prochain recueil de Vers et Prose que je vou-

¹ Dossiers de la Correspondance générale d'André Gide, *op. cit.*, n° 00267.

² Pierre de Lanux (1887-1955). Il entra en novembre 1907 au service de Gide en tapant la partie relativement au point de *La Porte étroite*.

³ 15 rue Racine : le bureau parisien de l'éditeur-imprimeur Jouve, qui se chargeait de l'impression de *Vers et Prose* ; la revue y installa son propre siège d'administration pendant un temps, aux alentours de 1912. / 18 rue Boissonade : le domicile d'alors de Fort.

⁴ Autogr., BLJD γ 519.20, 1 double f., écrite au recto seulement (2 pp.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée.

drais voir paraître Bethsabé ? Le voulez-vous ? Oui. Comme vous êtes bon. Envoyez-moi, je vous en prie, le texte. Nous aurons des épreuves bientôt – et je ferai tout pour que typographiquement le drame ait un bel aspect. Mais comment vous remercier !

Vous serez en belle compagnie, en très noble compagnie, dans ce Tome XVI.

Voulez-vous faire à Madame Paul Fort et à moi le plaisir de dîner demain Mardi en notre compagnie et en celle de Jean Moréas et de St-Pol-Roux (de passage à Paris). Agréez cette invitation, vous nous rendrez tous quatre bien contents.

Le rendez-vous au Café de la Closerie des Lilas à 7 heures – entre 7 heures et 7 h 1/4. – Et m’apporteriez-vous Bethsabé ?

Acceptez. Un mot. Et nous sommes tous quatre bien contents. À ces Lilas – intimement – nous dînerons.

Affectueusement à vous

Paul Fort.

Les Berthelot ¹ seront peut-être des nôtres.

18 rue Boissonade, Paris.

36. — PAUL FORT À ANDRÉ GIDE ²

[Paris,] *Lundi 18 [janvier 1909].*

Mon cher ami,

Voulez-vous me permettre de vous faire souvenir que nous serions bien contents, Madame Paul Fort et moi, si demain Mardi vous vous joigniez à nos amis Jean Moréas et Saint-Pol-Roux, dans ce petit dîner intime auquel nous vous prions. Cher André Gide, tâchez de nous faire un grand plaisir.

J’espère que vous avez chassé loin de vous, avec le signe de ne plus y revenir, l’affreuse fille de l’hiver qui vous a visité.

J’attends une bonne réponse de vous et je vous prie de croire à mes sentiments les plus affectueux.

Paul Fort.

N’ayez aucune crainte pour Bethsabé. Je m’y reconnâtrai très bien.

¹ Philippe Berthelot (1866-1934), diplomate, ambassadeur et, pendant douze ans, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères.

² Autogr., BLJD γ 519.18, 1 double f., écrite au recto seulement (2 pp.) à l’encre bleue, sans enveloppe conservée.

Comment vous remercier de nous avoir confié ce chef-d'œuvre. Vers et Prose a donc une raison d'être.

Gide n'a pas pu assister à ce dîner ; ce même 18, « une triste dépêche » de Madeleine sur l'état de santé de leur jardinier atteint du typhus, l'a appelé brutalement à Cuverville ¹. Quant au drame *Bethsabé* (dont les deux premières scènes avaient déjà paru dans *L'Ermitage* en 1903 en deux livraisons), il prendra effectivement la tête du tome XVI de *Vers et Prose* daté de décembre 1908-mars 1909 ².

En 1909, puis en 1910, Fort s'adjoignit deux codirecteurs : Julien Ochsé et Alexandre Mercereau. Ochsé, poète subtil de *Entre l'heure et la faux*, était aussi mécène ; c'est à ce titre qu'il aida Fort qui connaissait (comme toujours !) des difficultés financières depuis le tome XVIII (daté de juillet-septembre 1909) ³, mais pendant un an seulement. Après quoi, à partir du tome XXIII (daté d'octobre-décembre 1910), Mercereau, poète revenu de Russie en 1908 pour s'installer à l'abbaye de Créteil, assumait avec Fort la direction littéraire de *Vers et Prose* ⁴.

En décembre 1910, Antoine et l'éditeur Eugène Figuière ont pris la décision de donner, dans un local de la rue Corneille, des lectures publiques et gratuites de pièces « qui seraient retenues parmi celles qu'on apporterait à un jury constitué à cet effet ». Ainsi est né un Comité initiative théâtrale pour promouvoir les activités de jeunes auteurs dramatiques. Dans ce comité, on relève les noms de Gide et de Fort, avec ceux de Verhaeren, d'Apollinaire, de Ghéon, de Saint-Georges de Bouhélière, de Mercereau, de Pierre Quillard, de Régnier et d'A.-F. Herold. Cepen-

¹ Voir la lettre de Gide à J. Rivière du 18 janvier (leur *Correspondance* (1909-1925), éd. Pierre de Gaulmyn et Alain Rivière, Paris : Gallimard, 1998, p. 36). Ce jardinier, Alphonse Mius, au service des époux Gide depuis 1902, se remettra et ne sera remplacé qu'après la guerre.

² En attendant la publication en volume en 1912 à la « Bibliothèque de *L'Occident* ». Auguste Anglès affirme que Gide ne songea pas à offrir cet ouvrage à la première NRF, qu'il n'était pas arrivé à considérer comme sienne (voir *André Gide et le premier groupe de La Nouvelle Revue Française*, Paris : Gallimard, 3 vol., 1977-86, t. I, pp. 122-3).

³ *La NRF* du 1^{er} décembre 1909 (pp. 424-5) se félicite de la participation d'Ochsé à la direction de *Vers et Prose*.

⁴ Mercereau consacra une dizaine de pages à la poésie de Fort, dans son livre *La Littérature et les Idées nouvelles* (Paris : Eugène Figuière, 1912, pp. 201-11).

dant Gide, peut-être pas très intéressé, ou quelque peu déçu par cette entreprise, donna bientôt sa démission ¹...

*

Le 9 février 1911, à l'occasion de la publication de la onzième série des *Ballades françaises*, on organisa un banquet en l'honneur de Fort, qui réunissait au Restaurant du Globe quelque 350 convives (parmi lesquels plusieurs membres du groupe de *La NRF*, Jacques Copeau, Henri Ghéon, Pierre de Lanux, Gaston Gallimard...). Bien entendu, Gide lui aussi y assista, entourant le poète à sa table, avec une trentaine d'écrivains et d'artistes : Paul Adam, Gustave Kahn, Saint-Pol-Roux, André Fontainas, Albert Mockel, Ernest Raynaud, Aristide Maillol, etc.² Mais au cours de la préparation du banquet, le nom de Gide avait été omis dans la liste des souscripteurs-participants, en raison d'une simple erreur matérielle. Le malentendu fut tout de suite dissipé, mais les lettres échangées à ce propos sont d'autant plus intéressantes qu'elles témoignent des relations de *Vers et Prose* avec *La NRF*. Voici d'abord Gide, exprimant son étonnement :

37. — ANDRÉ GIDE À PAUL FORT ³

[Paris, vendredi 27 janvier 1911.]

¹ Ce paragraphe est entièrement dû à la note de Jean Claude pour la lettre de Gide à Copeau du 16 février 1910, dans leur *Correspondance*, op. cit., t. I, 452, n. 5.

² De ce banquet, *Vers et Prose* fera paraître dans son tome XXIV (janvier-mars 1911, feuilles vertes en fin de fascicule, pp. 113-39) un rapport très détaillé, avec la liste des convives et absents, une trentaine de lettres d'excuse et seize discours prononcés, y compris celui de Fort.

³ Nous reproduisons cette lettre d'après un extrait connu (*Œuvres d'André Gide provenant de la bibliothèque de M. Arnold Naville*, vente aux enchères du 7 novembre 1949 à Genève, Salle Kundig, item n° 225) et un brouillon inédit conservé à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet (γ 519.29). La lettre elle-même est indubitablement du 27 janvier 1911, mais nos sources sont toutes les deux faussement datées. Dans le premier cas, la date « 27 juin 1911 » est une manifeste erreur de lecture de l'éditeur du catalogue. Pour le second cas, Gide donne en tête du brouillon une note postérieure : « 27 janv ~~11~~ [barré] ou 10 » ; cette correction du millésime est probablement due à sa référence à la réponse d'André Salmon (reproduite ci-dessous), portant elle aussi un faux millésime 1910.

Cher ami,

Je suis très étonné, très attristé de voir que mon nom ne figure point parmi les noms d'amis que vous avez souhaité voir compter parmi les organisateurs de ce banquet. Dès le premier numéro de Vers et Prose j'étais des vôtres, et chaque fois que j'ai pu témoigner par ma collaboration de ma sympathie et de mon bon vouloir pour vous et pour votre revue, je l'ai fait. Si je n'assiste point aux réunions de Vers et Prose, c'est que je ne sors presque jamais. J'ajoute que cette omission, que j'espère tout accidentelle, m'affecte tout particulièrement pour deux autres raisons : La Nouvelle Revue Française où vous ne comptez que des amis n'est spécialement représentée pas plus par le nom d'un de ses directeurs ou par celui de Ghéon que par le mien ; il serait pourtant déplorable qu'elle parût vous refuser un hommage auquel elle s'associe de grand cœur, et se désintéresser d'une revue aînée qui – sur un terrain un peu différent, et par conséquent sans aucune nuance de rivalité – soutient le même bon combat. Enfin, si par malheur je ne puis assister au banquet du 9 (je cours de grippe en grippe depuis deux mois), La NRF dont tous les principaux collaborateurs se trouvent présentement dispersés, risque de ne se trouver pas plus représentée à ce banquet que sur cette carte d'invitation.

Ne croyez pas que j'en suis... froissé ! Je vous connais trop et depuis trop longtemps, mon cher Paul Fort, pour vous croire capable de vilaine préméditation ; je ne consens à voir ici qu'un oubli – mais comprenez que si je m'en affecte aussi vivement, c'est en raison de la grande sympathie que je n'ai cessé de vous porter. Je ferai tout mon possible pour être des vôtres le 9 –

[André Gide.]

À cette lettre, Fort s'empresse de répondre en exprimant son étonnement et son profond regret :

38. — PAUL FORT À ANDRÉ GIDE ¹

[Paris,] Samedi 28 Janv[ier 1911].

¹ Autogr., BLJD γ 519.28, 1 double f., écrite au recto seulement (2 pp.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée. Une main inconnue donne au crayon noir un millésime erroné : « Samedi 28 Janv. [1910] ».

Mon cher ami,

Votre lettre me navre. Vilaine préméditation, moi ! Jamais d'abord, jamais, et lorsqu'il s'agit de vous ! Ces messieurs, mes jeunes amis, qui m'ont hélas gagné à cette lourde idée d'une petite fête en mon honneur (mon Dieu ! que vais-je leur dire, à tous ces ironiques affamés ?) ces messieurs, je le jure, vous avaient inscrit en tête de leur liste avec Maeterlinck, Griffin, Régnier, Verhaeren, Jammes (), selon mon désir formel et naturel.*

André Salmon fut chargé, me dit-on, de vous écrire, de vous demander votre adhésion. Il l'a fait. La lettre s'est perdue, et me voilà le plus navré des hommes.

Vous savez tout ce que je vous dois, n'allez point croire que je l'oublie jamais.

Faites-moi la grande grâce – la joie – de venir partager mon Brouet, cet irreculable 9 Février, et que je sois oublieux de mes seules affections, de mes admirations absolues, vous n'aurez plus nulle idée. Vous m'entendez. Non, pas encore. Ah ! venez donc m'entendre... Et si mon vieil et cher ami Henri Ghéon...

André Gide, je vous en prie beaucoup, venez. Nous sourirons, et peut-être même serons gaîment sérieux, à l'écoute des toasts comme à mon alerte et noble réponse.

Croyez-moi, mon cher André Gide, le plus fidèle et le plus affectionné de vos amis, le plus fervent de vos admirateurs.

Paul Fort.

Je relis votre lettre. Que votre sympathie me rend fier à présent ! Et je serais navré...

() sans l'adhésion desquels, je dis la vôtre et les leurs, je voulais que rien ne se fît.*

Et André Salmon, l'ancien secrétaire de *Vers et Prose* et ami fidèle de Fort, qui coopérait à la préparation du banquet, lui aussi s'excuse de cet imprévisible incident :

39. — ANDRÉ SALMON À ANDRÉ GIDE ¹

[Paris, samedi] 28 janvier 1910 [sic, pour 1911].

Mon cher Maître,

J'apprends à l'instant combien vous êtes surpris de ne voir point votre nom parmi ceux des plus anciens amis de Paul Fort.

J'en suis navré. C'est moi, mon cher Maître, qui ai eu le plaisir de vous demander votre adhésion. Pourquoi faut-il que vous n'ayez pas reçu cette lettre ? Elle aurait dû vous parvenir il y a dix jours environ, j'en avais écrit une dizaine d'autres expédiées dans le même temps ; n'ayant point votre réponse, je pressentais, avec ennui, quelque malentendu.

Je puis vous certifier n'avoir commis aucune inexactitude dans la rédaction de l'adresse. De quelle autre erreur suis-je coupable ? D'aucune, je l'espère.

Pourtant, je prends volontiers à ma charge une bévue possible si ce mince sacrifice peut vous convaincre que Paul Fort, tous ses amis et moi tenions expressément à votre concours.

Veillez accepter, mon cher Maître, avec mes regrets, l'hommage de ma fidèle admiration.

André Salmon.

3 rue Joseph-Bara.

Il n'y a eu encore qu'un départ restreint d'invitations. Celles que nous expédierons, dès demain, porteront votre nom et celui de Monsieur Maeterlinck qui nous a répondu tardivement, pour des raisons à peu près semblables.

Quinze jours après le banquet, le neveu de Paul Fort adresse une lettre à Gide à propos du tome XXIV de *Vers et Prose*. La revue a vraisemblablement profité de l'occasion du banquet pour demander à l'écrivain d'y collaborer. La copie remise ne fut cependant pas un nouveau texte, mais la première partie des *Feuilles de route* (1895-1896), qui avaient été publiées en 1897 :

¹ Autogr., BLJD γ 519.32, 1 double f., écrite au recto seulement (2 pp.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée.

40. — ROBERT FORT À ANDRÉ GIDE ¹

Paris, le [vendredi] 24 février 1911.

Mon cher Maître,

Laissez que nous vous remercions vivement de faire prendre la peine de recopier votre texte ² [sic]. C'est trop aimable à vous.

Très probablement vous en aurez des épreuves avant votre retour de Normandie ³. Jusqu'à présent ces « Feuilles de route » doivent paraître avec de très importantes lettres inédites d'Arthur Rimbaud, du Suarès, du Laurent Tailhade, du Van Lerberghe. Nous demandons encore de la copie à Émile Verhaeren et à Henri de Régnier, et ne doutons pas de leur acquiescement. Enfin il y aura aussi du Paul Fort, de l'Edmond Pilon et du Georges Duhamel.

Recevez, mon cher Maître, l'assurance de notre vive gratitude, et permettez-moi d'y ajouter celle de mon humble dévouement.

Robert Fort.

La lettre précise que Gide a « recopié » son texte ; sans doute l'aurait-il fait dactylographier pour faciliter la composition. Des textes également prévus, cinq paraissent en effet dans le tome daté de janvier-mars 1911 (« Lettres inédites (fac-similés) » de Rimbaud, « Poèmes d'amour » de Suarès, « L'Aventure éternelle (extrait) » de Fort, « Préface » de Pilon à des *Contes* de Perrault et « Charles Vildrac et les hommes » de Duhamel), mais les autres seront reportés à des tomes postérieurs ⁴. En revanche, paraissent dans ce tome XXIV des collaborations de Hugues Rebell, Stuart Merrill, Han Ryner, O. V. de L. Milosz, Legrand-Chabrier, Tancred de Visan, etc.

En avril de la même année, on sait que, prié par Fort, Gide a demandé à Copeau quatre places pour la représentation des *Frères Karamazov*, en

¹ Autogr., BLJD γ 519.31, 1 double f., écrite au recto seulement (2 pp.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée.

² Ce texte paraîtra sous le titre « Feuilles de route, 1895-1896. Florence, Naples et Syracuse » dans *Vers et Prose*, t. XXIV, janvier-mars 1911, pp. 37-47.

³ Le lendemain, Gide se rend à Cuverville, pour y rester jusqu'au début de mars.

⁴ « Quatre lettres » de Van Lerberghe au t. XXVI ; « Danse des vieux et des vieilles » de Verhaeren au t. XXVII ; « Morgat » (pages tirées du livre *Plâtres et marbres*) de Tailhade au t. XXVIII.

ajoutant : « je crois qu'il est bon qu'il vous applaudisse ¹. »

*

1912 est la dernière année où on trouve conservées des lettres relatives à *Vers et Prose*, trois de Fort et une seule de Gide. La lettre suivante de Fort est une réponse à celle de Gide, non conservée, dont il n'est pourtant pas difficile de déduire la teneur. Ici sont sur le tapis quelques propos qui concernent leurs revues, *Vers et Prose* et *La NRF* :

41. — PAUL FORT À ANDRÉ GIDE ²

VERS ET PROSE
REVUE TRIMESTRIELLE DE LITTÉRATURE
ADMINISTRATION :
15, Rue Racine, Paris

[Paris,] *Jeudi* [15 février 1912].

Mon cher ami,

Rien que d'heureuses nouvelles dans votre lettre, mais par vous il ne m'en peut venir que de telles.

Voilà qui est bien convenu, et veuillez remercier de notre part Madame Du Pasquier : Vers et Prose publiera « l'Atalante à Calydon », soit en une fois, soit en deux, dans le Tome XXIX, ou dans les Tomes XXIX et XXX ³ ; cependant j'aimerais à posséder le texte traduit assez tôt, car si je puis « commencer » dès le prochain Tome XXVIII (Janvier-Février-Mars) je le ferai volontiers ; mais je ne sais.

Un nouvel abonné ? Chic ! Et c'est M. Rainer Maria Rilke, dont j'ai admiré les belles pages excellemment traduites ⁴. Bon, bon, voilà qui est

¹ Lettre de Gide à Copeau, vers le 9 avril 1911 [date approximative rectifiée par l'éditeur, in *Bulletin des Amis d'André Gide*, n° 81, janvier 1989, p. 108], dans leur *Correspondance*, op. cit., t. I, p. 472.

² Autogr., BLJD γ 519.23, 1 double f. à en-tête impr., écrite au recto seulement (2 pp.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée.

³ « Atalante en Calydon » d'Algernon Charles Swinburne paraîtra en quatre livraisons dans les tomes XXX-XXXIII. Hélène Du Pasquier est connue surtout pour sa traduction de Swinburne, Tagore (*La Corbeille de fruits*) et James Joyce (*Les Gens de Dublin*). La Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet détient ses huit lettres adressées à Gide (γ 364.1-8), mais on n'y trouve aucune mention relative à la traduction dont il s'agit ici.

⁴ Rilke, alors résidant à Paris, écrit à Gide le 22 février : « Merci de vos démarches à la Direction de *Vers et Prose* ; je viens de recevoir, il y a deux jours,

bon. Envoyez-nous autant d'abonnés que vous pourrez : la porte de notre recueil est ouverte à deux battants, le battant Prose et le battant Vers.

Mais ce qu'il y a de particulièrement gentil dans votre lettre, c'est de vouloir bien m'agréer au nombre des hauts écrivains de votre parfaite NRF. Ce signe d'amitié me flatte plus que vous ne pouvez croire. Je vous enverrai donc, d'ici une quinzaine, les quinze premiers lieds – peut-être un de moins peut-être un de plus – du Troisième livre de mon Aventure éternelle ¹.

Mais ce qu'il y a de bien mieux que tout dans votre chère missive (permettez-moi, cher ami, d'insister sur ce « bien mieux que tout ») c'est l'espérance que vous me donnez d'une collaboration prochaine à Vers et Prose qui, pour une grande part, est votre création. (Oui, vous savez combien nous vous devons !) Enhardi par le susdit espoir, je vous demande à l'instant de nous accorder quelques pages (le plus grand nombre serait le mieux) pour le prochain Tome XXVIII. Elles seraient publiées à la noble place qui vous est toujours due. Et si je recevais le précieux envoi dans trois semaines – alors, alors vous me rendriez très heureux et fort ressemblant

à ce bon petit chevreau qui saute, joyeux, libre, et qui broute et boit aux étangs verts, si content qu'il en met l'oreille de travers ².

(Victor Hugo).

Me ferez-vous la grâce d'une rapide réponse ? — Vite, faites de moi un chevreau.

Affectueusement à vous, mon grand et cher André Gide.

Paul Fort.

mon premier numéro d'abonné. » (lettre reproduite in Gide, *Correspondance avec Félix Bertaux (1911-1948)*, éd. Claude Foucart, Lyon : Centre d'Études Gidiennes, 1995, p. 79) ; c'est bien ce propos qui permet de dater la présente lettre du jeudi 15 février. « Les belles pages excellemment traduites » de Rilke sont les fragments des *Cahiers de Malte Laurids Brigge*, dans la traduction de Gide, publiés dans *La NRF*, n° 31, 1^{er} juillet 1911, pp. 39-61. Ajoutons que Rilke lui-même ne collaborera jamais à *Vers et Prose*.

¹ Le nombre des lieds publiés monta finalement à vingt-sept. Voir *L'Aventure éternelle* (fragment), texte paru dans *La NRF*, n° 41, 1^{er} mai 1912, pp. 746-59 (repris dans le volume *Vivre en Dieu*, suivi de *Naissance du printemps à La Ferté-Milon* et de *L'Aventure éternelle*, Paris : E. Figuière, 1912).

² Citation, avec deux variantes de ponctuation, de *La Légende des siècles. Nouvelle série*, XXXVI - Le Groupe des idylles (XVIII - Voltaire).

La réponse de Gide n'est datée que de « jeudi », mais d'après la demande d'« une rapide réponse » de la part de Fort, il est hors de doute qu'elle a été écrite le même jeudi 15 février :

42. — ANDRÉ GIDE À PAUL FORT ¹

[Paris,] *Jeudi* [15 février 1912].

Mon cher ami,

Votre excellente lettre me touche – et m'embarrasse : je n'ai rien d'achevé – mais peut-être n'est-il pas nécessaire, après tout, que je confie à Vers et Prose un tout aussi bouclé que l'Enfant prodigue ou Bethsabé ; et je risquerais de vous faire attendre ce « tout » trop longtemps, car me voici embarqué dans une œuvre de longue haleine ² dont je craindrais de me distraire pour mener à bien ce dont il s'agit.

Entendons-nous : les deux fragments auxquels je puis penser pour Vers et Prose ne sont nullement des « à peu près » : je les considère comme parachevés en eux-mêmes, c'est-à-dire menés au plus haut point de perfection que votre ami peut atteindre... mais ce ne sont que des fragments, dont je vous permets de faire fi. Et entre les deux, lequel choisir ? Une scène d'Ajax (prose) entre Ulysse et Minerve. Une scène de Proserpine (soit une suite d'une cinquantaine d'alexandrins)... Décidément je crois que cette dernière est préférable – parce que... mais ne pourrais-je causer de tout cela avec vous de vive voix ?... Et des lieds que vous nous proposez pour La NRF, dont merci déjà. J'aimerais vous revoir. Un mot de vous qui me dirait où et quand (et dès lundi prochain si [vous] vouliez) me ferait accourir.

Bien votre

André Gide.

Visiblement préféré par son auteur, c'est le fragment de *Proserpine* qui sera choisi pour paraître dans le tome XXVIII de la revue, daté de

¹ Cette lettre a été fragmentairement reproduite dans le *Bulletin des Amis d'André Gide*, n° 68, octobre 1985, p. 89. Nous reproduisons ici le texte intégral recueilli dans les Dossiers de la Correspondance générale d'André Gide, *op. cit.*, n° 01420.

² Il s'agit des *Caves du Vatican*.

janvier-mars 1912 ¹.

La lettre de Gide n'est pas arrivée facilement dans la main du destinataire alors en déplacements successifs. D'où le retard de trois semaines avec lequel ce dernier propose un rendez-vous à son ami, qui de son côté est parti en voyage ² :

43. — PAUL FORT À ANDRÉ GIDE ³

VERS ET PROSE
REVUE TRIMESTRIELLE DE LITTÉRATURE
ADMINISTRATION :
15, Rue Racine, Paris

[Paris, samedi] 9 Mars 1912.

Mon cher ami,

Votre lettre, qui m'a procuré la joie demandée, a fait le plus joli tour d'Île-de-France qui soit.

Échappée de la rue Corneille où vous l'aviez envoyée, elle s'en est allée confiante en mon logis que je venais de quitter pour La Ferté-Milon, patrie de Racine ; elle m'y suit, mais lorsqu'elle arrive, j'avais quitté La Ferté-Milon pour Villers-Cotteret, patrie d'Alexandre Dumas ; non rebutée, votre vaillante et bonne lettre court à mes trousseaux et pense m'atteindre à Villers : nenni ! j'étais déjà parti à Crépy-en-Valois où fut emprisonné, en qualité de vagabond, Gérard de Nerval ; avec un espoir fou la chère missive tant attendue se dit : Allons à Crépy, l'on m'y espère, l'on m'y attend ; hélas ! je m'étais envolé, quand elle y parvint, devers Château-Thierry, patrie de La Fontaine. C'est à Château-Thierry que j'ai lu votre lettre, mon cher ami : cela Mercredi dernier. J'envoie une dépêche à Mercereau, le priant de se rendre instantanément chez vous. Ce qu'il fit Jeudi. Vous veniez à votre tour de quitter ce Paris, que, moi, je viens de regagner. Entre temps Mercereau me faisait part de votre absence. Mais sa lettre ne me parvenait, faisant à son tour un petit tour, qu'en mon logis de la rue Sophie-Germain, 6.

¹ L'unique scène rédigée d'Ajax, de son côté, ne paraîtra qu'en octobre 1921 dans *Les Écrits nouveaux* (pp. 34-7).

² Gide est parti le 2 mars pour Florence par le Midi et n'est de retour à Paris qu'à la fin d'avril. Comme nous allons le voir, Fort, à ce moment-là, n'envisage pas que l'absence de son ami puisse durer si longtemps.

³ Autogr., BLJD γ 519.21, 1 double f. à en-tête impr., écrite au recto seulement (2 pp.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée.

Voilà : j'avais prié Mercereau de vous demander pour moi un rendez-vous à partir du Vendredi 8, jour de mon retour.

Je suis tout pantois à présent, mais heureux, en possession de votre lettre, enfin ravi de votre promesse.

Fort d'elle, je vous prie, vous conjure de m'envoyer, 6 rue Sophie-Germain, votre précieux manuscrit : cette Scène de Proserpine que nous imprimerons dans les plus grands caractères que nous ayons, cela va sans dire. Excusez-moi : je suis très impatient de la lire, de vous lire. Je vous adresserai des épreuves presque aussitôt.

Veuillez avoir l'amabilité de me dire si je dois vous envoyer de suite le début du Livre III de mon Aventure éternelle ? Cela fait XVII petits lieds. N'est-ce pas trop ? Je retrancherai ce que vous voudrez d'ailleurs¹.

Croyez, mon cher ami, à mes vifs sentiments de gratitude et à mon affection la plus grande.

Paul Fort.

P. S. — Ghéon a été très gentil pour moi. Il triomphe, paraît-il, en Belgique².

Il est impossible de savoir si on a fait suivre cette lettre en Italie où voyageait Gide, mais nul doute que le manuscrit de *Proserpine* a été remis à *Vers et Prose* aux alentours de la mi-mars. Car dans la lettre suivante de Fort, datée du 21 mars, étaient incluses les épreuves déjà établies du même ouvrage ; comme il l'avait parfois fait à l'occasion d'un long voyage, sans doute Gide avait-il confié préalablement à quelqu'un d'autre (de *La NRF* ?) la remise du manuscrit et la correction des épreuves :

44. — PAUL FORT À ANDRÉ GIDE³

¹ Voir la lettre 41.

² Henri Ghéon assistait aux représentations bruxelloises de sa pièce *Le Pain*, dont le texte a paru, en ce mois de mars, aux Éditions de la NRF.

³ Autogr., BLJD γ 519.22, 1 double f. à en-tête impr., écrite au recto seulement (2 pp.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée. Cette lettre a été partiellement reproduite par Maaike Koffeman, *Entre classicisme et modernité : La Nouvelle Revue Française dans le champ littéraire de la Belle Époque*, Amsterdam-New York : Rodopi, 2003, p. 74.

VERS ET PROSE
REVUE TRIMESTRIELLE DE LITTÉRATURE
ADMINISTRATION :
15, Rue Racine, Paris

Paris, le [jeudi] 21 Mars.
Printemps 1912.

Mon cher ami,

Je vous conjure de me laisser publier votre admirable Proserpine, dont je vous remets ci-joint les épreuves. Il est vrai que dans le grand ennui de ne point recevoir de vos nouvelles (ma satanée randonnée en fut la cause) j'avais fait pressentir Griffin qui répondit : oui, de son côté, pour la noble place que vous savez, et par l'envoi d'un poème inédit¹. Mais examinez le sommaire que voici : je vous supplie de toute ma force de vouloir bien reconnaître que Proserpine sera placée avec honneur. (Il est d'usage, depuis la fondation de Vers et Prose, de placer toujours un morceau de prose en tête des Sommaires : on peut même dire que, cette fois, le morceau de prose est un peu hors sommaire, et pour la première fois à Vers et Prose, d'actualité.

Oui, je vous demande instamment de vouloir bien me retourner, corrigée, l'une des épreuves, – le jour même, s'il se peut, de leur arrivée entre vos mains. Je ne vous cache point que vous me rendrez un très grand service, un service matériel. Ce tome XVIII² est le dernier de notre année, et votre appui est pour moi, vis-à-vis de nos lecteurs, de nos abonnés, d'un intérêt capital. Vous êtes très puissant auprès d'eux, je le sais. Nulle flatterie de ma part en ces mots, vous le pensez bien : mais constatation.

Vous m'avez beaucoup aidé dans mes sept campagnes, mes sept années de Vers et Prose, et je vous en ai, parfois, exprimé toute ma reconnaissance. Je sens que celle-ci veut grandir encore.

Dois-je ici me flatter un peu ? Vous savez que j'en use avec courage dans la direction de cette feuille toute vouée à la présentation anthologique de beaux écrits français. J'ai pu déjà décider bien des esprits à la lecture d'œuvres qui seront l'honneur de cette époque. Je ne puis faire autant qu'en votre parfaite Nouvelle Revue Française, mais Vers et

¹ Francis Vielé-Griffin, « Minos », *Vers et Prose*, t. XXVIII, pp. 11-8. Mais ce sera finalement l'article de Louis Mandin, « M. de Régner, M. de Mun et la poésie contemporaine » (*ibid.*, pp. 5-10), qui prendra la « tête » de ce tome.

² *Sic*, pour XXVIII. Ce tome de janvier-mars 1912 parut probablement au début d'avril (cf. le sommaire paru dans le *Mercure de France* du 16 avril, aux premières pages publicitaires h.-t.).

Prose n'a pas été inutile, et ne l'est pas, au bien de notre « grande cause ». Mais je suis seul pour mener ma barque – matériellement, je veux dire. Aidez-moi spirituellement. C'est le moment et je vous en conjure encore.

Je serai bien heureux quand vous m'aurez retourné l'épreuve corrigée – j'ose tellement y compter ! – aussitôt reçue.

Croyez-moi du nombre de vos amis les plus affectionnés.

Paul Fort.

J'ai envoyé à M. Jacques Rivière mon manuscrit ¹. Il m'avait écrit. – Et pour cela, merci encore, de tout mon cœur.

Adresse particulière :

6 rue Sophie-Germain, Paris (XIV^e).

La NRF fait paraître, dans son numéro de mai, des extraits de *L'Aventure éternelle* de Fort ². Mais la collaboration de celui-ci n'a pas eu de suite, bien que ses trois volumes de ballades, publiés coup sur coup, lui aient fait tenir la vedette en cette année 1912. La raison : à l'exception de Ghéon qui, lui-même, incline plus à la spontanéité, les principaux membres de la Revue le considéraient comme trop voué à l'inspiration sans contrôle ³.

Au mois de juillet de la même année, à la suite de la mort de Léon Dierx, Fort est élu, à la Closerie des Lilas, Prince des Poètes ; il succède ainsi à Leconte de Lisle, Verlaine et Mallarmé. Ses électeurs s'appellent, entre autres, Maeterlinck, Mistral, Jean Richepin, Saint-Pol-Roux, Vielé-Griffin, Lugné-Poe, Apollinaire, Alain-Fournier ⁴. À propos de cette élection, M. Décaudin fait remarquer avec justesse : « Non Verhaeren, dont le rayonnement moral est incontestablement plus grand, ni Vielé-

¹ *L'Aventure éternelle* (fragments). À la place de Pierre de Lanux, Rivière était secrétaire de *La NRF* dès le mois de décembre 1911 (c'est à partir du n° du 1^{er} janvier de cette année 1912 que son nom figurait au verso de la première couverture) ; sous la direction de Jacques Copeau, il se chargeait énergiquement de la rédaction de la Revue.

² À rigoureusement parler, M. Décaudin n'a donc pas raison d'écrire : « [Paul Fort] est un des rares du groupe [de la génération nouvelle] qu'on ne retrouvera pas à *La Nouvelle Revue Française* – qui n'y collaborera pas. » (*op. cit.*, p. 344).

³ Voir A. Anglès, *op. cit.*, t. II, pp. 414-5.

⁴ Fort a réuni 338 voix, avant Raoul Ponchon, Régnier, la comtesse de Noailles, Richepin et Mistral.

Griffin, que son attachement au vers libre rend suspect aux yeux de certains, ni Francis Jammes ou la comtesse de Noailles, pour ne citer que les noms qui sont le plus souvent prononcés ; Paul Fort. Sans doute les intrigues électorales de la République des Lettres et les manœuvres de dernière heure ne furent-elles pas totalement exclues de cette désignation princière ¹. »

En 1913, on connaît quelques traces des contacts de Fort avec le groupe de *La NRF*. Le 19 janvier, il fut invité à la réunion de la Revue, avec Vielé-Griffin, René Boylesve, Jean-Richard Bloch, Henri-Pierre Roché, François Porché – qui s’excusa –, Milosz, Verhaeren et Paul Desjardins ². En février, Copeau et Schlumberger, après avoir assisté à la première londonienne des *Frères Karamazov*, décidèrent de fonder un théâtre dans la salle qu’ils avaient louée, l’Athénée Saint-Germain, 21 rue du Vieux Colombier ; et le mois suivant, Gide les exhorta à mettre Fort au courant de l’entreprise et à lui demander des conseils, en souhaitant que cet ancien directeur du Théâtre d’Art attire à eux beaucoup de monde ³. À la mi-septembre, Schlumberger de son côté proposa à Gide, dans le cadre des « Matinées poétiques » au Théâtre du Vieux Colombier, une conférence de Fort sur « les élégiaques et fantaisistes » ⁴. Et le 22 octobre, à la répétition générale au même théâtre, on vit présent le poète parmi de nombreux spectateurs du tout Paris ⁵.

*

La Première Guerre mondiale porta un coup décisif à tous les domaines culturels. Sous le régime de guerre, les journaux et revues furent obligés de suivre la décision ministérielle ; ils durent renoncer à leurs activités ou les réduire considérablement. *La NRF*, qui avait rapidement augmenté son tirage dès sa création dut, elle aussi, se résigner à suspendre sa parution après le numéro d’août 1914 (bien que les Éditions de la NRF, après une mise en sommeil d’un an, publiassent une série d’écrits patriotiques avant de renouer avec la littérature à partir de 1917). *Vers et Prose*, de son côté, s’arrêta plus tôt et définitivement, avec son tome

¹ M. Décaudin, *op. cit.*, pp. 408-9.

² Voir A. Anglès, *op. cit.*, t. III, p. 24.

³ Voir la lettre de Gide à Schlumberger, du 16 mars 1913, dans leur *Correspondance*, éd. Pascal Mercier et Peter Fawcett, Paris : Gallimard, 1993, p. 509.

⁴ Voir la lettre de Schlumberger à Gide, du 15 septembre 1913, *ibid.*, 536.

⁵ Voir Roger Martin du Gard, *Journal*, éd. Claude Sicard, Paris : Gallimard, 3 vol., 1992-93, t. I, p. 422, n. 1.

XXXVI (daté de janvier-mars, mais paru en mai de la même année¹). La lettre suivante de Fort commence par expliquer cette situation difficile :

45. — PAUL FORT À ANDRÉ GIDE²

Paris, 6 rue Sophie-Germain.

Le [jeudi] 19 Nov[embre] 1914.

Mon très cher ami,

Nos revues ne paraissant plus, et les journaux ayant un budget de guerre tellement restreint qu'il est nul pour les poètes, je me vois obligé de m'imprimer moi-même et de me tirer d'affaire comme je puis.

— J'écris avec fièvre, j'écris de toute ma foi, des « chants vengeurs » sur cette guerre terrible et sublime.

Il m'a été très difficile d'en faire accepter par les journaux. On les trouve... trop littéraires. J'en soigne un peu le style, voilà tout. Le ton Botrel ou Déroulède conviendrait mieux sans doute³ : je n'en ai pas le don. Seul, un grand quotidien me fit la grâce de prendre un de ces chants, mais à la condition de ne pas être payé. Celui-ci vient de paraître⁴. Toutefois, je renonce aux journaux. La dignité du poète s'y trouve à chaque instant froissée. On semble y traiter la poésie comme tout à fait inutile en ce moment. C'est une opinion, — disgracieuse pour ceux dont la poésie est la seule vertu, que dis-je ! le seul viatique dans le pauvre voyage de la Vie.

Oh ! je connais bien mes forces, et je sais trop hélas ! qu'elles seront souvent au-dessous de la tâche entreprise. Mais que voulez-vous, mon cher ami, deux grandes et bonnes raisons me contraignent à rompre le

¹ Voir les comptes rendus de ce tome, parus dans le *Mercure de France* du 1^{er} juin, p. 611, et dans *La NRF* du 1^{er} juillet, p. 174 (« Memento »).

² Autogr., BLJD γ 519.24, 2 double f., écrites au recto seulement (4 pp.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée.

³ Théodore Botrel (1886-1925) est un auteur, compositeur, interprète français, connu surtout pour sa chanson *La Paimpolaise*. Paul Déroulède (1846-1914) est un poète, auteur dramatique, romancier et militant nationaliste français.

⁴ Le poème dont il s'agit est probablement « La Veillée du Poète avant la Guerre », poème en prose placé en tête du volume *Poèmes de France. Bulletin lyrique de la guerre (1914-1915), 1^{ère} série*. [Ballades Françaises, XIX], Paris : Payot, 1916. Mais nous ne sommes pas arrivé à identifier le « grand quotidien » qui le fit paraître pour la première fois.

silence. La première est que je sens dans mon cœur, tout de même, bien des choses à dire sur la formidable épopée. La seconde, que je dois faire vivre les miens.

Donc, je publierai tous les quinze jours, pendant une année, une sorte de « journal », de Bulletin lyrique de la guerre, sous le titre : Poèmes de France¹ ; – pendant une année, malgré notre espérance à tous de voir se terminer promptement l'atroce cauchemar (mais, halte-là ! pas avant la victoire définitive).

Toute modeste que sera ma contribution poétique aux événements actuels, j'ai un peu grâce d'état pour flageller l'Allemand, étant Rémois, né juste en face de la cathédrale assassinée, et toute ma famille étant des pays envahis : ma cousine germaine, M^{me} Macherez, a sauvé Soissons².

Je vous remets le premier numéro de mon « Bulletin » ; vous recevrez régulièrement, en signe d'amitié, tous les numéros des Poèmes de France. Mais je vous l'avoue, mon cher André Gide, combien vous rendriez service à votre ami si vous pouviez lui trouver quelques abonnés !

Si j'échoue dans cette tentative (espérons bien que non), si l'on ne m'aide, que ferai-je ? On ne veut pas de moi comme soldat. — Et vraiment j'ai foison de choses à dire, et d'héroïques et de patriotiques et de réconfortantes, voire même de cruelles. Ce n'est point déballage que cela. En vérité j'ai plusieurs choses à dire.

Voyez, en lisant les quatre chants de ce premier fascicule, si je ne démeriterai pas trop des encouragements que, depuis si longtemps, vous

¹ Effectivement ce « bulletin », constitué d'une feuille pliée en quatre (8 pp. de format à l'italienne), sera distribué aux abonnés pendant un an (n^{os} 1-24, 1^{er} décembre 1914-15 novembre 1915), après quoi la publication en fut renouvelée à partir du 1^{er} janvier 1916, mais à intervalles très irréguliers jusqu'à sa disparition au bout d'un an (six numéros seulement jusqu'au n^o 30 du 1^{er} janvier 1917). Ajoutons que la plupart des poèmes parus au cours de la première année furent publiés en volume : *Poèmes de France. Bulletin lyrique de la guerre (1914-1915), 1^{ère} série, op. cit.* À la page 322 (Notes), on lit : « Un second volume des *Poèmes de France (Bulletin lyrique de la guerre)*, paraîtra dans un an », mais ce projet annoncé ne sera finalement pas réalisé.

² Présidente du comité local de l'Association des Dames Françaises, Jeanne Macherez (née Wateau, 1852-1930) fit preuve d'un grand courage et d'un dévouement sans faille, lors du déclenchement de la Première Guerre mondiale : à la mairie de Soissons alors vide, elle reçut avec tact les Allemands envahissant la ville et par sa présence épargna son pillage.

m'avez donnés. Car je n'oublierai jamais que vous fûtes un des rares, au temps de mes tout jeunes essais, à encourager qui-qu'en-grogne le poète Paul Fort. J'ai voulu pour ces poèmes un « ton » de France : ai-je atteint mon but ?

Bien que ce 1^{er} numéro porte la date du 1^{er} décembre, il paraît de suite. Je me permets de vous en adresser, sous une autre enveloppe, quelques exemplaires, ayant l'espoir que vous voudrez bien les faire connaître autour de vous.

Ne soyez pas sévère, mon cher ami ; ne dites pas que je suis insatiable. Si vous saviez dans quelle confusion je suis, vous écrivant ainsi. Ce n'est point ma faute... Ce serait plutôt la faute à Guillaume II. En tous cas, ne prenez en considération ma demande que dans la stricte mesure des possibilités.

L'abonnement aux Poèmes de France pour un an, c'est-à-dire pour 24 numéros, est de cinq francs. Mais ceci ne vous regarde point ; ceci regarde seulement les personnes que vous pourriez gagner à la cause d'un barde – ou si vous le voulez d'un trouvère – qui se croit appelé à chanter l'héroïsme de notre France, l'héroïsme aussi de nos alliés, et entre tous de la sainte Belgique.

Ah ! mon cher Gide... difficile d'écrire une lettre comme celle-ci.

Pour tout dire : j'ose remettre une part de mon sort entre vos mains.

Mon adresse est ou chez moi, 6 rue Sophie-Germain ou 125 boulevard Saint-Germain ; là, un éditeur d'art M^r R. Helleu m'a prêté un local pour y déposer mes « journaux ». Ce n'est point R. Helleu, entre parenthèses, qui fait les frais de mon bulletin : c'est parfaitement moi¹.

Hélas !

Maintenant, mon cher ami, comment pourrai-je finir cette lettre autrement qu'en vous priant de croire à ma fidèle et profonde affection, ne vous parlant point de mon admiration pour vous, que vous savez absolue. Votre poète et votre ami

Paul Fort.

J'ai appris avec la plus grande affliction la mort d'Alain-Fournier.

¹ L'éditeur d'art parisien René Helleu (1884-1964) offrit à Fort son siège comme bureau des *Poèmes de France* jusqu'en novembre 1915. Après quoi, pour la deuxième année (incomplète), le bureau de la revue se déplaça au domicile du poète : 6 rue Sophie-Germain, puis 34 rue Gay-Lussac. De Fort, Helleu éditera en 1922 les *Chansons françaises* (Paris : Éd. d'Art Édouard Pelletan, Helleu et Sergent).

Que de tués parmi les nôtres !... Sales boches ! sales boches ! Et mon cher Olivier Hourcade ?... Le connaissiez-vous ? Jammes l'aimait.

Une note pour le propos du *post-scriptum* : Fort, ayant su assez tard la mort de Hourcade puis celle d'Alain-Fournier (ils sont tous les deux morts en septembre 1914), fera paraître dans son bulletin un éloge funèbre pour chacun de ces deux amis intimes ; celui pour Hourcade surtout portera une dédicace à Francis Jammes ¹.

*

D'octobre 1914 au printemps 1916, Gide se sacrifia littéralement aux activités du Foyer Franco-Belge (sous la présidence du baron belge Del Marmol, Charles Du Bos et lui-même étant vice-présidents). Il connut ensuite dans sa vie privée deux affaires d'importance primordiale : la liaison amoureuse avec Marc Allégret et, de là, la détérioration de sa vie conjugale avec Madeleine (qui inspireront, est-il besoin de le rappeler, *La Symphonie pastorale* en 1919). Paul Fort, de son côté, publia plusieurs recueils de poèmes pendant la guerre ², mais fut très privé d'occasions d'écrire dans des journaux et revues. Ses relations avec Gide, elles aussi, furent interrompues durant quatre ans ³.

C'est au début de 1919 que ce long silence est enfin rompu. Fort annonçait à Gide qu'il venait d'accepter la direction de la section fran-

¹ « Sur la mort d'Olivier Hourcade », dans les *Poèmes de France*, n° 2, 15 décembre 1914, pp. 12-3 ; « À la mémoire d'Alain-Fournier », *ibid.*, n° 6, 15 février 1915, pp. 45-7. Notons que Hourcade avait prononcé en juin 1912 à la Maison de Balzac une conférence sur Fort dans le but d'assurer son élection comme Prince des Poètes.

² En 1916, *Deux chaumières au pays de l'Yveline* (en dépôt chez la librairie Adrienne Monnier), *Poèmes de France* en volume (Payot) ; en 1917, *Que j'ai plaisir d'être Français* (Fasquelle), *Anthologie des Ballades françaises* (Mercure de France), *L'Alouette* (l'Édition), *Si Peau d'Âne m'était conté* (Émile-Paul) ; en 1918, *La Lanterne de Priollet ou l'Épopée du Luxembourg* (Émile-Paul).

³ La presque unique trace connue de leurs relations pendant la guerre : en octobre 1917, Gide recommanda Paul Fort comme conférencier au Théâtre du Vieux-Colombier, au comédien Pierre Bertin alors chargé d'organiser des matinées littéraires ; le Prince des Poètes parlerait le 24 janvier 1918 sur les « Temps héroïques du Symbolisme, Maeterlinck ». Voir la lettre de Gide du 25 octobre 1917 (Dossiers de la Correspondance générale d'André Gide, *op. cit.*, n° 01084, inédite) et celles de Bertin des 21 novembre et 14 décembre (BLJD γ 944.3-4, inédites).

çaise d'une nouvelle revue internationale :

46. — PAUL FORT À ANDRÉ GIDE ¹

Paris, 34 rue Gay-Lussac

Le [mercredi] 8 janvier 1919.

Mon cher ami,

Vous rencontrer deux fois – après une si considérable séparation – m'a fait bien du plaisir !

Jusques au 2 Août 1914² vous m'avez (souvenez-vous-en) témoigné une si bienveillante estime et tant de sympathie, que je n'hésite pas à vous prier de m'accorder une faveur en 1919.

Et voilà donc :

J'ai depuis quelques jours accepté la Direction littéraire d'une nouvelle Revue, d'une grande Revue internationale, Le Monde Nouveau. Émile Boutroux³, Kipling, Maeterlinck, Henri de Régnier sont des nôtres, font partie du Comité d'honneur et sont collaborateurs.

Je viens vous demander de me permettre d'ajouter votre nom à ce Comité d'honneur et de vouloir bien collaborer au premier numéro (qui paraîtra entre le 1^{er} et le 10 février⁴) – en même temps que Maeterlinck, Kipling, Régnier et sans doute Bergson.

(Format de la revue, à peu près le même que celui de La Revue de Paris – légèrement plus grand).

Pourriez-vous me confier quelques pages inédites ? Cinq, six, sept pages, moins, plus. Ne vous arrêtez qu'au possible. Nous serons enchantés de votre envoi ; quel qu'il soit, court, moins court, plus étendu, il apportera de la joie dans la Maison.

Il va sans dire qu'entre nous il ne s'agit que de littérature pure. — Inspirée par la guerre ou non, il n'importe.

Si vous agréez notre demande, j'aurai l'honneur – au nom du Monde Nouveau – de vous adresser le 31 de ce mois la trop modeste rétribution de Vingt francs par page.

¹ Autogr., BLJD γ 519.25, 1 double f., écrite recto-verso (3 pp.) à l'encre noire, sans enveloppe conservée.

² « 2 août 1914 » : la veille de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France.

³ Émile Boutroux (1845-1921) est un philosophe français et historien de la philosophie.

⁴ Ce premier numéro sera finalement daté du 20 mars.

Ah ! qu'en termes galants ¹...

Et voilà encore, je me montre aussi pressé qu'un express boche entrant en gare. Nous voudrions paraître le 1^{er} Février. C'est tout à fait bientôt, c'est dans une semaine – ou plus tôt s'il se peut – que je vous demanderais la précieuse copie.

Afin de ne pas trop insérer de papiers dans ma fragile enveloppe, je vous envoie d'autre part « Notre programme ». La revue est franco-anglo-américaine. Et voire hollandaise. Le Directeur-fondateur, homme parfait et mon ami – en outre ami de Kipling – et qui fait tous les frais de la chose, est hollandais.

Croyez, mon cher ami, à mes sentiments les plus affectueux et à mon admiration la plus fervente, et veuillez me rappeler aux bons souvenirs de Marcel Drouin. J'espère que Le Monde Nouveau l'intéressera aussi. Je lui ferai signe.

Encore une fois toute mon affection.

Paul Fort.

Paris, 34 rue Gay-Lussac.

Le Monde Nouveau fut fondé par Ebed Van Der Vlucht, mécène hollandais résidant à Londres, dans le but de promouvoir « le rapprochement social, économique, littéraire et artistique entre la France, les pays alliés et les neutres ² ». Cette revue mensuelle, dont le siège était à Paris, eut pour directeur littéraire et rédacteur en chef Paul Fort, pour directeur politique Charles Daniélou, avec l'aide, en Angleterre, de Henry Wickham Steed (rédacteur en chef du *Times*) et, aux États-Unis, de Herbert Adams Gibbons ³. Parmi de nombreux collaborateurs jusqu'à sa disparition en 1933, citons ici les noms des principaux auteurs parus dans les premiers numéros : Maeterlinck, Henri de Régnier, Paul Margueritte, Edmund Gosse, Rachilde, Paul Adam, Edmond Pilon, Henri Bachelin, Ernest Raynaud, Camille Mauclair, Roger Allard, Rosny aîné, Alexandre

¹ Inutile de préciser la source de cette expression : « Ah ! Qu'en termes galants ces choses-là sont mises ! » (*Le Misanthrope* de Molière, I, 2, Philinte).

² *Le Monde Nouveau. Revue mensuelle interalliée et internationale (The New World)*, vol. I, n° 1, 20 mars 1919, au verso de la première couverture.

³ À partir du n° 3 (20 mai), cette revue « franco-anglo-américaine » créera deux autres sections : « Pologne & Pays slaves (baltiques) » et « Orient & Extrême-Orient ».

Mercereau, Ricciotto Canudo, H. G. Wells, Georges Duhamel, René Boylesve, Jules Supervielle... Fort lui-même n'y travailla que quelques mois, s'étant retiré de la direction dès la parution du n° 6 (septembre 1919) ; ce qui ne signifie pourtant pas une rupture avec la revue, étant donné sa collaboration au numéro de novembre avec un poème intitulé « Charlemagne ou le Rêveur et l'Innocent »¹. Quant à sa demande à Gide de lui confier « quelques pages inédites » et de participer au Comité d'honneur de cette revue, on n'en connaît aucune trace ultérieure ; il paraissait probablement plus urgent au fondateur de *La NRF* de reprendre la publication de sa propre revue.

*

Pendant et après les années 1920, le nom de Fort n'apparaît presque plus jamais sous la plume de Gide. L'un des rares témoignages est de Maria Van Rysselberghe : le 23 février 1923, la *Petite Dame* prend note de la critique acerbe de Gide sur le poète : « Il est prodigieusement limité, nulle critique, ni sur lui, ni sur les autres. Certainement il est doué, mais il s'étourdit de mots, toujours ivre, épris de bohème ; tout cela par délire poétique². » En 1928, Fort dirige avec Valéry la nouvelle série de *Vers et Prose* (qui avorte pourtant juste après son deuxième tome³), mais il semble bien que l'éminence grise de *La NRF* ne prenne aucune part à ce projet de publication. Et comme échange épistolaire entre les deux hommes, on ne connaît qu'une lettre de Gide écrite en juillet 1934, dont la teneur est rapportée dans un catalogue de vente publique :

47. — ANDRÉ GIDE À PAUL FORT⁴

[Villa Silva à Karlsbad, samedi 21 juillet 1934.]

¹ Poème ensuite recueilli dans *Ballades françaises. Hélène en fleur et Charlemagne*, Paris : Mercure de France, 1921, pp. 209-24.

² *Les Cahiers de la Petite Dame*, op. cit., t. I, p. 67. Cet avis de Gide reflète bien l'image de Fort qu'avait gardée le premier groupe de *La NRF*.

³ Bien que cette somptueuse série (dont la typographie était assurée par l'éditeur Bernouard) se fût d'abord proposée de publier douze tomes trimestriels.

⁴ Lettre autogr. signée, 3/4 p. in-8, fragmentairement reproduite dans le *Bulletin des Amis d'André Gide*, n° 61, janvier 1984, p. 136. En juillet 1934, suivant le conseil de Thea Sternheim, qui le convainc de l'utilité d'une cure thermale, Gide part en compagnie de la *Petite Dame* pour Lausanne, puis continue seul jusqu'à Karlsbad ; la cure l'y retient jusqu'au 4 août.

[Gide, qui a été très fatigué, commence à se sentir mieux et se déclare heureux de recevoir le] *cher poète*, [satisfait malgré tout qu'il ne vienne pas exprès pour le voir.] *Je suis assez occupé par ma cure, mais trouverai quelques instants pour vous serrer la main tout affectueusement. [...]*

On ignore cependant si cette entrevue a eu réellement lieu ; et même si c'était le cas, cela n'aurait pas été plus qu'une des rares occasions intermittentes...

Appendice

Cette lettre, sans enveloppe conservée, ne comporte aucun indice qui permette de la dater, sauf qu'elle a été écrite après la mi-février 1906 :

48. — ANDRÉ GIDE À PAUL FORT ¹

[Paris,] *Mardi soir* [1906-1912 ?].

Mon cher Paul Fort,

J'ai à vous parler et serais heureux si vous pouviez venir à Auteuil ², Vendredi vers le commencement de l'après-midi (1). Je vous attendrais jusqu'à 3 heures. Un mot de vous, je vous prie, si vous n'étiez pas libre ce jour-là.

Bien cordialement

André Gide.

(1) ou le matin.

¹ Lettre reproduite dans le *Bulletin des Amis d'André Gide*, n° 15, avril 1972, p. 28.

² C'est-à-dire la Villa Montmorency à Auteuil, dont Gide indique l'adresse à ses amis, à dater de février 1906 : 18 *bis*, avenue des Sycomores, Paris XVI^e. Il gardera cette maison jusqu'en 1928 où il emménagera au 1 *bis* de la rue Vaneau.

Index

- À Rebours : 21.
 Adam (Paul) : 33, 35-6, 38, 60, 78.
 Alain-Fournier (Henri Fournier, *dit*) : 24, 71, 75-6.
 Correspondance avec J. Rivière : 47.
 Allard (Roger) : 78.
 Allégret (Marc) : 76.
 Andréæ (D^r Édouard) : 41.
 Anglès (Auguste) : 59, 71-2.
 André Gide et le premier groupe de
 La Nouvelle Revue Française : 59, 71-2.
 Antée : 33-4.
 Antoine (André) : 10, 59.
 Apollinaire (Guillaume) : 24, 54, 59, 71.
 Arte (A) [revue portugaise] : 53.
 Arts de la Vie (Les) : 26.

 Bachelin (Henri) : 78.
 Barbey d'Aurevilly (Jules) : 43.
 Barnowsky (Viktor) : 44.
 Barrès (Maurice) : 24, 26, 29, 33, 36, 38, 55.
 Béarn (Pierre) : 9.
 Paul Fort : 9.
 Beck (Christian) : 41, 46, 49.
 Correspondance avec A. Gide : 41, 46, 49.
 Beeton (Alan) : 55-6.
 Bergson (Henri) : 77.
 Bernouard (François) : 79.
 Bertaux (Félix)
 Correspondance avec A. Gide : 66.
 Berthelot (Philippe) : 58.

 Bertin (Pierre) : 76.
Bibliothèque de Madame Louis Solvay
 [catalogue de la vente] : 32.
 Bie (Oscar) : 46, 49.
 Blei (Franz) : 45
 Correspondance avec A. Gide : 49.
 Bloch (Jean-Richard) : 72.
 Boès (Karl) : 16, 21.
 Botrel (Théodore) : 73.
 La Paimpolaise [chanson] : 73.
 Bourges (Élémir) : 33.
 Boutroux (Émile) : 77.
 Bouts (Dierick) : 45.
 Boylesve (René) : 72, 79.
 Braque (Georges) : 27.
 Bréville (Pierre de) : 53.
Bulletin des Amis d'André Gide : 11, 14, 65, 67, 79-80.
 Bulteau (Mme Augustine) : 16.

 Canudo (Ricciotto) : 79.
 Carco (Francis) : 24.
 Castro (Eugenio de) : 53.
Catalogue de livres et manuscrits provenant de la Bibliothèque de M. André Gide [catalogue de la vente] : 37.
Centaure (Le) : 11.
 Chagall (Marc) : 27.
 Claude (Jean) : 10, 60.
 André Gide et le théâtre : 10.
 Claudel (Paul) : 24, 33, 35-9, 49.
 Correspondance avec A. Gide : 49.
 Muses (Les) : 39.
 « Paroles pour la Musique » : 38.

- Copeau (Jacques) : 46, 60, 65, 71-2.
Correspondance avec A. Gide : 45, 60, 65.
Frères Karamazov (Les) [adaptation théâtrale d'après Dostoïevski] : 64, 72.
 Cottinet (Émile) : 53.
- Daix (Pierre) : 27.
 Daniélou (Charles) : 78.
 De Groux (Henry) : 44.
 Debussy (Claude) : 49.
 Décaudin (Michel) : 12-3, 21, 24, 26, 30, 39, 71-2.
Crise des valeurs symbolistes (La) : 21, 24, 26, 30, 39, 71-2.
 « Sur une lettre inédite de Gide à Saint-Georges de Bouhélier » : 12-3.
- Del Marmol, baron : 76.
 Delormel (Henry) : 35.
 Denis (Maurice) : 26, 45.
Journal : 45.
 Derême (Tristan) : 24.
 Déroulède (Paul) : 73.
 Deschamps (Léon) : 16, 18.
 Desjardins (Paul) : 72.
 Dierx (Léon) : 71.
 Dorgelès (Roland) : 24.
 Dowson (Ernest) : 33.
 Drouin (Jeanne, née Rondeaux) : 15-6.
 Drouin (Marcel) : 16, 44, 46, 78.
 Du Bos (Charles) : 76.
 Du Pasquier (Hélène) : 65.
 Ducoté (Édouard) : 25.
 Duhamel (Georges) : 64, 78.
 « Charles Vildrac et les hommes » : 64.
 « Lumière (La) » :
 Dumas (Alexandre, père) : 68.
- Écrits nouveaux (Les)* : 68.
- Ermitage (L')* : 13, 15-6, 23, 25, 30, 34, 59.
- Fiedler (Leonhard M.) : 45.
Max Reinhardt : 45.
- Figuière (Eugène) : 59.
 Flaubert (Gustave) : 43.
 Fontainas (André) : 24, 35, 60.
 Fontaine (Arthur) : 37, 49, 51.
Correspondance avec F. Jammes : 47.
- Fort (Eugène Aristide) : 21.
 Fort (Jeanne) : 17.
 Fort (Marie-Suzanne, née Theibert) : 19-20, 22, 24-5, 33, 48, 58.
 Fort (Paul) : *passim*.
 « À la mémoire d'Alain-Fournier » : 76.
- Alouette (L')* : 76.
Amour marin (L') : 19.
Anthologie des Ballades françaises : 76.
 « Aux Lecteurs [de *La Plume*] » : 18.
Aventure éternelle (L') : 64, 66, 69, 71.
 « Ballades de la Nuit » : 13.
Ballades françaises : 9, 13, 19-20, 22-3, 60, 79.
Chansons françaises : 75.
 « Charlemagne ou le Rêveur et l'Innocent » : 79.
Coxcomb : 22.
Deux chaumières au pays de l'Yveline : 76.
Hélène en fleur et Charlemagne : 79.
Henri III : 22-23, 44.
Lanterne de Priollet ou l'Épopée du Luxembourg (La) : 76.
 « Livre des visions (Le) » : 22-3.
 « Louis XI, curieux homme » : 15.
Mes Mémoires : 9-10, 24.
Naissance du printemps à La Ferté-Milon : 66.

- « Peste (La) » : 54.
Poèmes de France, bulletin lyrique de la guerre : 73-6.
Que j'ai plaisir d'être Français : 76.
Roman de Louis XI (Le) : 15-6.
Si Peau d'Âne m'était conté : 76.
 « Sur la mort d'Olivier Hourcade » : 76.
 « Veillée du Poète avant la Guerre (La) » : 73.
Vivre en Dieu : 66.
 Fort (Robert) : 52-4, 64.
- Gallimard (Gaston) : 60.
 Gauguin (Paul) : 49.
 Ghéon (Henri) : 14-6, 19, 21, 33, 54, 59, 60-2, 69.
Correspondance avec A. Gide : 21, 54.
Correspondance avec F. Vielé-Griffin : 54.
Pain (Le) : 15, 69.
 Gibbons (Herbert Adams) : 78.
 Gide (André) : *passim*.
- I. ŒUVRES :
- Ajax* : 67-8.
 « Alger » : 37, 40.
Amyntas : 25, 37.
 « *Au service de l'Allemagne* par Maurice Barrès » : 34.
Bethsabé : 57-9, 67.
 « Bou Saada » : 25-6, 29, 31.
Cahiers d'André Walter (Les) : 10.
 « *Castor et Pollux ou le Traité des Dioscures* » : 44.
Caves du Vatican (Les) : 67.
 « *Considérations sur la mythologie grecque* » : 44.
De l'Importance du public : 32.
 « *De Profundis* d'Oscar Wilde (Le) » : 34.
Feuilles de route : 63-4.
- « *Feuillets* » : 34.
Immoraliste (L') : 44.
Jeunesse : 15.
Journal : 24, 33-4, 44-7, 52, 54.
Lettres à Angèle : 13, 16, 19-20.
Nourritures terrestres (Les) : 11-3, 20, 38.
Poésies d'André Walter (Les) : 10, 44, 47.
Porte étroite (La) : 34, 57.
Proserpine : 67, 69-70.
Retour de l'Enfant prodigue (Le) : 43-51, 54, 67.
Roi Candaule (Le) : 15, 20, 44-5.
Saül : 15-6.
Symphonie pastorale (La) : 76.
Tentative amoureuse (La) : 10.
Traité du Narcisse (Le) : 10.
Voyage au Congo : 33.
Voyage d'Urien (Le) : 10.
- II. CORRESPONDANCES AVEC :
- Beck (Christian) : 41, 46, 49.
 Bertaux (Félix) : 66.
 Blei (Franz) : 49.
 Claudel (Paul) : 49.
 Copeau (Jacques) : 45, 60, 65.
 Ghéon (Henri) : 21, 54.
 Greve (Felix Paul) : 46.
 Jammes (Francis) : 11, 37-8.
 Rivière (Jacques) : 59.
 Rouart (Eugène) : 15.
 Ruyters (André) : 12, 41, 51, 54.
 Schlumberger (Jean) : 72.
 Valéry (Paul) : 15.
- Gide (Catherine) : 8.
 Gide (Juliette, Mme Paul) : 11.
 Gide (Madeleine, née Rondeaux) : 17, 19, 22, 24-5, 33, 59, 76.
 Gide (Paul) : 11.
 Giles (Herbert Allen) : 53.
 Gillout (Marguerite) : 48.
 Gojard (Jacqueline) : 8.

- Golberg (Mécislas) : 33.
 Gosse (Edmund) : 78.
 Goulet (Alain) : 44.
 Giovanni Papini juge d'André Gide : 44.
 Gourmont (Jean de) : 37.
 Gourmont (Remy de) : 24, 36-7, 53.
 Greve (Felix Paul)
 Correspondance avec A. Gide : 46.
 Gros (Guy-Charles) : 24.
Guêpes (Les) : 53.
 Guillaume II [empereur d'Allemagne] : 75.
- Haguenin (Émile) : 45.
 Helleu (René) : 75.
 Hermann (Curt) : 45.
 Herold (André-Ferdinand) : 59.
 Hofmannsthal (Hugo von) : 33, 53.
 Hourcade (Olivier) : 76.
 Hugo (Victor) : 66.
 Légende des siècles (La) : 66.
- Jammes (Francis) : 11, 17, 24, 33, 36-40, 47, 49, 62, 76.
 « À Jeanne Fort » : 17.
 Correspondance avec A. Fontaine : 47.
 Correspondance avec A. Gide : 11, 37-8.
 De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du Soir : 17.
 Église habillée de feuilles (L') : 37, 39.
 « Odilon Redon, botaniste » : 47.
 Pensée des Jardins : 49.
- Jouve (Henri) : 40, 57.
 Joyce (James) : 65.
 Gens de Dublin (Les) : 65.
- Kahn (Gustave) : 53, 60.
 Kessler (Harry) : 32.
 Kipling (Rudyard) : 77-8.
- Klingsor (Tristan) : 24, 33, 35.
 Koffeman (Maaïke) : 69
 Entre classicisme et modernité : La Nouvelle Revue Française dans le champ littéraire de la Belle Époque : 69.
- La Fontaine (Jean de) : 68.
 Laforgue (Jules) : 24.
 Lanux (Pierre de) : 57, 60, 71.
 Leconte de Lisle (Charles-Marie) : 71.
 Léger (Fernand) : 27.
 Legrand-Chabrier [André Legrand et Marcel Chabrier] : 64.
 Louÿs (Pierre) : 10, 13, 15-6, 24, 30.
 Correspondance avec J. de Tinan : 16.
 Lugné-Poe (Aurélien) : 10, 44, 71.
- Macherez (Jeanne, née Wateau) : 74.
 Maeterlinck (Maurice) : 24, 30, 35-6, 38, 62-3, 71, 76-78.
 « Charles Van Lerberghe et *La Chanson d'Ève* » : 38.
 Maillol (Aristide) : 60.
 Mallarmé (Stéphane) : 10, 20, 30, 49-50, 53, 71.
 Mandin (Louis) : 24, 70.
 « M. de Régnier, M. de Mun et la poésie contemporaine » : 70.
 Marfée (Aurélien) : 21.
 Hommes de « La Plume » (Les) : 21.
 Margueritte (Paul) : 78.
 Martin (Claude) : 49.
 Martin du Gard (Roger) : 72.
 Journal : 72.
 Masson (Pierre) : 14.
 Mauclair (Camille) : 78.
 Maurras (Charles) : 53.
 Mercereau (Alexandre) : 59, 68-9, 79.
 Littérature et les Idées nouvelles (La) : 59.
Mercure de France : 12, 16, 23, 30,

- 37, 41, 70, 73.
Merrill (Stuart) : 21, 24, 29, 33, 35-6, 38, 53, 55, 64.
« Poèmes royaux » : 38.
Meyenbourg (Georges de) : 8.
Michel-Ange : 45.
Mille et une nuits (Les) : 20.
Milosz (Oscar Venceslas de L., dit O. V. de L.) : 64, 72.
Mistral (Frédéric) : 71.
Mius (Alphonse) : 59.
Mockel (Albert) : 24, 29-30, 33, 35, 53, 55, 60.
Molière : 78.
Misanthrope (Le) : 78.
Monde Nouveau (Le) : 77-9.
Montaigne (Michel de) : 20.
Montfort (Eugène) : 57.
Moréas (Jean) : 10, 24, 26, 29, 33, 35-6, 38, 53, 55, 58.
« Napoléon jugé par deux femmes » : 38.
« Ajax (prologue) » : 26.
Morice (Charles) : 10.
Mourey (Gabriel) : 26.
Nerval (Gérard de) : 68.
Neue Rundschau (Die) : 46, 48-9, 51.
Nietzsche (Friedrich) : 20.
Noailles (Anna de) : 71-2.
Noisay (Maurice de) : 53.
Nouvelle Revue Française (La) [revue et éditions] : 15, 44, 46, 57, 59-61, 65-7, 69-73, 79.
Occident (L') : 38.
Ochsé (Julien) : 59.
Entre l'heure et la faux : 59.
Œuvres d'André Gide provenant de la bibliothèque de M. Arnold Naville [catalogue de la vente] : 60.
Outlook (The) : 31.
Perrault (Charles) : 64.
Contes : 64.
Picasso (Pablo) : 27.
Pillois (Jacques) : 53.
Pilon (Edmond) : 20, 64, 78.
Plume (La) : 16-21, 24-5, 28.
Poincaré (Raymond) : 33.
Ponchon (Raoul) : 71.
Porché (François) : 72.
Quatorze lettres (deux fois sept) : 19.
Quillard (Pierre) : 29, 59.
Rachilde (Marguerite Eymery, Mme Alfred Vallette, dite) : 52, 78.
Racine (Jean) : 68.
Raynal (David) : 27.
Maurice Raynal. La Bande à Picasso : 27.
Raynal (Maurice) : 27, 29.
Raynaud (Ernest) : 60, 78.
Rebell (Hugues) : 24, 64.
Redon (Odilon) : 47.
Régnier (Henri de) : 10, 24, 26, 29, 36, 38, 53, 55, 59, 62, 64, 71, 77-8.
Reinhardt (Max) : 44-5.
Renard (Jules) : 53.
Revue critique des Idées et des Livres : 53.
Revue de Paris (La) : 77.
Revue des Sciences Humaines : 12.
Richepin (Jean) : 71.
Rilke (Rainer Maria) : 65-6.
Cahiers de Malte Laurids Brigge (Les) : 66.
Rimbaud (Arthur) : 64.
Rivière (Jacques) : 59, 71.
Correspondance avec A. Gide : 59.
Correspondance avec Alain-Fournier : 47.
Robichez (Jacques) : 10.
Symbolisme au théâtre (Le) : 10.
Roché (Henri-Pierre) : 72.

- Roinard (Paul-Napoléon) : 10.
Cantique des Cantiques [adaptation théâtrale] : 10.
- Ronsard (Pierre de) : 38.
- Rosny, aîné (Joseph-Henri Boex, dit J.-H.) : 78.
- Rouart (Eugène) : 15.
Correspondance avec A. Gide : 15.
- Ruyters (André) : 12, 41, 51.
Correspondance avec A. Gide : 12, 41, 51, 54.
- Ryner (Han) : 64.
- Saint-Brice (Léopold) : 21.
Hommes de « La Plume » (Les) : 21.
- Saint-Georges de Bouhélier : 11-3, 59.
Hiver en Méditation (L') : 13.
Printemps d'une génération (Le) : 11, 13.
- Saint-Pol-Roux (Paul-Pierre Roux, dit) : 33, 58, 60, 71.
- Salmon (André) : 24, 26-30, 33-5, 40-2, 51, 54-5, 60, 62-3.
Souvenirs sans fin : 27-8.
- Samain (Albert) : 49.
- Schlumberger (Jean) : 42, 72.
Correspondance avec A. Gide : 72.
- Schröder (Rudolf Alexander) : 45.
- Schwob (Marcel) : 24, 29.
- Signoret (Emmanuel) : 20.
- Singer (Kurt) : 46-7, 51.
 « Défense de la langue allemande » : 46.
- Souza (Robert de) : 35, 53.
- Steed (Henry Wickham) : 78.
- Stendhal : 38.
Vie de Napoléon : 38.
- Sternheim (Thea) : 79.
- Stevenson (Robert Louis) : 20.
- Stirner (Max) : 20.
- Suarès (André) : 53, 64.
 « Poèmes d'amour » : 64.
- Supervielle (Jules) : 79.
- Swinburne (Algernon Charles) : 65.
 « Atalante en Calydon » : 65.
- Symons (Arthur) : 31-2.
 « A New French Quarterly [*Vers et Prose*] » : 31.
- Tagore (Rabindranath) : 65.
Corbeille de fruits (La) : 65.
- Tailhade (Laurent) : 24, 55, 64.
 « Morgat » : 64.
Plâtres et marbres : 64.
- Times (The)* : 78.
- Tinan (Jean de) : 16.
Correspondance avec P. Louÿs : 16.
- Tornouël (Georges) : v. Souza (Robert de).
- Valéry (Paul) : 15, 36, 39, 79.
Correspondance avec A. Gide : 15.
La Soirée avec Monsieur Teste : 36, 39.
- Vallette (Alfred) : 23, 52.
- Vallette (Gabrielle) : 52.
- Van Der Vlugt (Ebed) : 78.
- Van Lerberghe (Charles) : 24, 29, 36, 38, 55, 64.
Lettres à Albert Mockel : 29.
- Van Rysselberghe (Maria Monnom, Mme Théo) : 34, 79.
Cahiers de la Petite Dame (Les) : 34, 79.
- Verhaeren (Émile) : 24, 26, 29, 35-6, 38, 53, 59, 62, 64, 71-2.
 « À la gloire du Vent » : 26.
 « Danse des vieux et des vieilles » : 64.
 « Orage (L') » : 38.
- Verlaine (Paul) : 10, 53, 71.
Vers et Prose : 9, 22, 24-44, 46-9, 51-2, 54-7, 59-63, 65-70, 72, 79.
- Vielé-Griffin (Francis) : 10, 17, 24-6, 29, 33, 35-6, 38, 54, 62, 70-2.
Correspondance avec H. Ghéon : 54.

- | | |
|-----------------------------------|------------------------------|
| « Larmes de Mélissa (Les) » : 38. | Wade (Thomas Francis) : 53. |
| « Minos » : 70. | Wells (Herbert George) : 79. |
| Visan (Tancrède de) : 33, 35, 64. | Wilde (Oscar) : 33, 53. |

TABLE
DES MATIÈRES

André Gide - Paul Fort : <i>Correspondance (1893-1934)</i>	9
Index	83
Table des matières.	93

*Cet ouvrage
a été composé par les soins
du Centre d'Études Gidiennes*

Dépôt légal juillet 2012

Les papiers utilisés
pour cet ouvrage sont
tous issus de forêts
gérées durablement.

Achevé d'imprimer
sur les presses de
l'imprimerie AGL
133 rue du Lantissargues
Z.A. de Maurin
34970 Lattes
Montpellier Agglomération

